

43e ANNÉE. N° 9. 1er SEPTEMBRE 1900.

CONGRÈS SPIRITE ET SPIRITUALISTE

Le Congrès spirite et spiritualiste de 1900 se tiendra dans les salles de la Société des agriculteurs de France, 8, rue d'Athènes, à Paris, du 15 au 26 septembre. Toute personne qui, en donnant son adhésion, versera une somme quelconque, sera considérée comme membre du *Congrès*. Des cartes d'invitation aux séances seront mises à la disposition de tout membre du *Congrès*, qui aura versé 2 francs au minimum. Une carte nominative permettant l'entrée à toutes les séances sera mise à la disposition de ceux qui auront versé au moins 6 francs. Un versement de 12 francs au minimum donnera droit au compte rendu des travaux du Congrès. Chaque volume, numéroté, sera signé et portera le nom du souscripteur auquel il sera adressé.

Les cartes seront remises les premiers jours de septembre. Nous transmettons au secrétariat du comité les souscriptions qui nous sont envoyées.

TOUT EST SUBSTANCE, VIE ET AMOUR

« Dans l'univers infini il n'y a que de la substance à l'infini à deux états ; l'actif qui est l'ordre et la raison même contient le second état, le neutre et s'en sert pour toutes ses manifestations ».

Les anciens sages affirmaient la réalité de cette définition, nous enseignait feu l'ingénieur astronome Tremeschini. Cette substance, c'était l'Atma et le Parahbram des initiés ; le Dieu actuel est compris ainsi par les philosophes modernes voués aux recherches scientifiques et spiritualistes.

En conséquence, si Dieu est la substance universelle et infinie, il est en tout et partout, il pénètre tout. Avec une sagesse, un ordre admirable et mathématique, il meut les masses neutres ou toutes les sphères plongées dans l'état actif ; fatalement il est la justice, et purement et simplement l'amour.

Avant et après le repas, au lever du soleil et à son coucher, les anciens sages méditaient en prononçant le mot Aoum, celui d'Atma au sens ésotérique, celui de Dieu Parahbram, qui éternellement fut, est et sera.

Une étude rapide de cette âme universelle, toute de bonté, qui soutient les astres et trace leur orbite, leur donnant leur part d'âme et d'harmonie, qui les a organisés pour les mettre en accord avec le tout, nous prouvera qu'en aimant l'ensemble de la création Dieu s'aime et estime également un soleil, une voie lactée et tous les êtres de la nature ; Il surveille avec la même attention, avec le même esprit paternel, la formation de centres stellaires, la venue dans l'œuf du roitelet et son éclosion. Nous voulons donner sa raison d'être au titre de cette étude.

Dans la création il n'y a pas place pour l'hypothèse du hasard, en analysant le système de nos montagnes, celui du cours des Gulfstream et celui des vents, la vie sous toutes ses formes, soit au fond des océans, soit sur notre sphère terraquée.

Le mécanicien général et sans pareil qui existe en la substance infinie n'a pas posé les mondes sur des roulettes, les suscitant tout à coup, sans correspondance d'amour ni mutualité souveraine. Si le fracas, la violence, la foudre font avorter les naissances et conséquemment la vie, Dieu raisonmouvement veut se manifester et ne le peut fatalement et logiquement qu'avec des procédés dignes de sa nature supérieure : il a conçu que la vie ne se pouvait bien déterminer que par la maternité et son tendre enveloppement, toute incubation exigeant la succession patiente des jours et le temps infini comme règle générale d'harmonie.

En vérité, notre demeure humaine qu'est-elle en réalité, sinon un polypier sans pareil pour le chercheur véritable qui le sait interroger ? Ne trouve-

t-il pas là des charmes continus qui le ravissent ? Ne constate-t-il pas, comme conclusions de ses labeurs, que l'amour est chez les vies petites un obscur instinct, une gravitation secrète, une attraction intérieure et irrésistible ? « Les petits s'aiment et se veulent du bien », a dit Geoffroy-Saint-Hilaire, notre grand naturaliste.

Sir Russel Wallace et Darwin, deux autres célèbres naturalistes anglais, n'ont-ils pas affirmé dans leurs œuvres, connues du monde entier, que pour ce qui doit l'augmenter, le sauver, tout ce que le petit a de bon en lui gravite vers une fortune plus haute et pour cette fin il se transforme, se porte toujours plus haut, par le choix, la préférence et le goût, en un mot par tout ce qui fait le développement de chaque être ?

Notre Lamarck a prédit, a soutenu que les scientifiques à venir détermineraient après de sérieuses investigations « que le calcaire était chose animale. » Depuis il est avéré et enseigné dans nos écoles, par les maîtres en savoir, que nos pierres calcaires ont été digérées et sont de simples sécrétions. Nos carrières et leurs bancs superposés, nos chaînes de montagnes, l'écorce du globe et une partie énorme de nos terrains de culture, sont une opération admirable absolument due à l'appétit immense des infiniments petits et si nous sommes abrités, nous le devons à leurs cadavres stratifiés et agglomérés.

« Tout est vivant ou le fut, tout est vie présente et passée », affirmait le général Lamarck ; en conséquence les flots ne sont pas morts, rien ne meurt tout-à-fait. L'aptitude à exister est conservée d'une manière latente par ce qui a vécu.

Blainville, Geoffroy et Cuvier approuvaient simplement, mais non officiellement les paroles de Lamark, du savant qui avait perdu la vue ; ils ne suivaient pas cet aveugle dont l'œil intérieur découvrait les plus grandes vérités qui, en touchant les objets, leur donnait une âme et disait des faiseurs d'écueils qu'ils étaient les esprits de la mer, en lui imprimant certains mouvements qui la rendaient bienfaisante à tous les êtres. Lamark aidait à émanciper le secret des métamorphoses dans la classe des invertébrés et le faisait en indiquant que la botanique et la chimie devaient être le guide de l'investigateur.

Le calcaire qui semble inerte, a nourri des légions infinies d'êtres actifs, persistants, organisés à merveille parcequ'ils poursuivaient et devaient remplir un objectif divin. De même les molécules de calcaires digérées par les plantes et tout ce qui vit et respire, sont dissoutes et remises dans le grand courant vital, semblent tourner éternellement dans le même cercle et il n'en est point ainsi, voici pourquoi :

L'endosmose, cette ascension naturelle des liquides, est au sein du minéral le type de l'absorption végétale et lui ressemble, affirment nos célèbres

naturalistes ; lorsque le végétal veut boire, il semble sucer et aspirer comme l'animal, cela est évident et ne se discute plus.

Les premiers animaux, ces téteurs futurs furent des suceurs dans le principe ; ils imitaient les plantes à venir dont ils différaient peu ; ils emportaient leurs rochers avec eux, semblaient errer et être mobiles comme la terre. Ce furent là des planètes microscopiques sur notre sphère de 10.000 lieues de tour, laquelle est invisible elle-même pour le soleil, tout étant relatif. Il n'est rien de grand ni de petit.

Oui ces infimes, semblables à notre planète qui a son écorce stratifiée, s'abritèrent aussi sous une coquille de silex ou de calcaire ; sans bruit et modestement, ils édifièrent les monts Blanc et les Hymalaya en leur abandonnant leurs carapaces tutélaires, forgeant avec ces débris emmagasinés par eux, d'une manière méthodique et mathématique, les continents où l'humanité trouve aujourd'hui les matériaux et les principes indispensables à toute civilisation supérieure.

Cela se fit, se fait encore et se fera, la création étant incessante. Actuellement on trouve des diatomées dans les plus anciennes couches déposées par la mer. Dans un espace de centaines de lieues, en Prusse, on recueille la poussière dite tripoli, qui sert à polir le diamant ; de quoi le tripoli se compose-t-il ? d'une agglomération de carapaces en silex, déposées là par les diatomées qui travaillaient sous leurs cuirasses indestructibles, à préparer ces couches de tripoli que l'industrie emploie de cent manières diverses. En un centimètre carré de tripoli, il y a des millions de cuirasses de diatomées.

Certes, il y a des infusoires dans les lacs bouillants des hautes Andes, on en a fait le constat bien des fois, et aussi des poissons pour les dévorer. Aux âges anté-historiques et lorsque tout était réactions chimiques et physiques il y eût, sous l'action du feu, des animaux qui vivaient dans cette fournaise immense, y accomplissant leur mission nécessaire et fatale, sous la direction prévoyante de Dieu substance éternelle ; là, ils se sont anéantis en trouvant des combinaisons chimiques différentes des éléments propres dont ils étaient formés, car on ne retrouve plus leur trace dans les basaltes et les porphyres. Leurs légions furent absorbées au temps où les plus anciennes couches de la mer en ébullition furent déposées, puisque nous les y retrouvons.

Ce semble c'est bien là de la création et comment commence-t-elle ? Du fond de la mer des quantités de volcans en éruption surgissent, ils s'éteignent et laissent là leurs cônes refroidis par l'action des eaux ; les polypes recouvrent de maçonneries admirables ces formes circulaires, leur activité incessante et leurs sécrétions les élèvent jusqu'au niveau du flot ; ils sont le nombre infini et leur petit monde paisible bâtit des récifs roses et blancs, dits madré-

poriques, petits royaumes admirablement fortifiés qui arrêtent le flot et l'apaisent, détournant ainsi la tempête, mais l'appelant fatalement car elle leur apporte des restes d'arbres, de graines, de fruits de cocos, qui remplissent ces cônes volcaniques ou entonnoirs ; dans le fond, les polypes ont déposé un humus supérieur, sur lequel les cocotiers et les palmiers poussent admirablement et prospèrent : ce sont les forêts futures.

Ces îles s'unissent peu à peu, préparent des continents nouveaux pour les humanités qui y trouveront un refuge à la prochaine précession des équinoxes, lorsque les mers du Sud se déverseront sur les continents du Nord.

Actuellement, les grosses vagues venues du pôle Austral, s'entassent entre ces récifs (n'ayant point trouvé d'autres obstacles depuis leur point de départ) qui les obligent à tourner ; ces îles aimables les canalisent en se rendant fécondes, en se fesant propices les forces prodigieuses de ces flots indisciplinés.

En Australie, à la Nouvelle Calédonie des continents de 300 lieues de long se sont élevés.

Oui, l'homme, ce fils de Dieu, à l'esprit actif formé de la substance infinie de Parabrahm, possède comme le Père l'Eternité et tous les devenir. Il scrute les profondeurs de la mer et chaque jour il en révèle mieux la grande et magnifique vie. Il a trouvé dans les abîmes dits sombres et qui possèdent cependant une lumière phosphorescente, une Aura appropriée au milieu, l'exubérance en tout, le mouvement, l'amour et la procréation formidable à la place de l'inertie dont nos ancêtres les avaient doués.

Cet élément ne change pas en réalité, malgré ses caprices, sa mobilité fluidique, bien moins que le terrien dont les organes se renouvellent sans cesse, en s'évaporant, dit Berzélius, car les quatre cinquièmes de son corps ne sont que de l'eau.

Il y a des milliers d'années, les savants brahmanes affirmaient ceci : Le polype rêve une autre vie après avoir construit des continents avec des fleurs en pierre ; il aspire à dire le mot sacré Aoum, comme le fait l'initié de Parahbram dont c'est la première parole au lever de l'aurore.

La mer nous donne de hautes et nobles mélancolies et ce sont là ses meilleures impressions car elles fortifient l'observateur et le penseur ; elle est grande, fait rêver à l'Eternel et sa force est illimitée. Son grand attrait c'est la différence d'harmonie qu'elle nous présente selon les rives dont elle bat les falaises de son rythme cadencé, si doux, ou par de soudaines attaques, violentes et courroucées. La mer n'est pas la même en Scandinavie, aux bords Normands, au sol géologique tourmenté du Finistère, aux côtes de la Méditerranée, aux îles de la Polynésie ou de Ceylan ; partout, cependant, après ses assauts à la terre et en obéissant au reflux, aux êtres sans nombre qu'elle laisse, elle abandonne les aliments apportés avec soin,

son mucus ; nourrice intarissable elle est la providence de ces petits êtres qui ne causent pas avec le vulgaire mais travaillent pour lui. Il y a là, pour l'intellectuel qui ne dédaigne pas la spiritualité, un dialogue sans paroles saisissant et plein d'amour.

Maury et Bory de Saint-Vincent, ces philosophes de haute envolée, ont classé le monde marin en bassins maritimes et en unités géographiques qui créent l'assimilation des bords opposés. La montagne, au contraire, divise les contrées en leur donnant des fleuves partis du même point. Ainsi par exemple, du Saint-Gothard, dans la chaîne des Alpes, partent les quatre plus grands cours d'eau de l'Europe, le Rhin, le Danube, le Rhône, le Pô. Si, d'un côté de la montagne il y a une flore exubérante, un été invariable, de l'autre côté c'est l'hiver éternel. Les tendances des populations de chaque versant des cîmes altières sont aussi en opposition tranchée.

Entre les peuples dont le pays est traversé par ces fleuves, partis du même massif central, il y a caractère discordant, divorce quant aux idées, dualité politique, langues et monnaie différentes, entretenues avec un soin jaloux par les gouvernants, car ils créent l'antagonisme et la haine de races.

L'harmonie céleste, au dire des sages anciens, est une musique en accord avec les rapports mathématiques des astres entr'eux. De nos jours Chazallon s'est exprimé ainsi que suit, ce qui à une portée grave et haute : « L'ondulation de la marée dans un port suit la loi des cordes vibrantes. » Il doit y avoir, inéluctablement, entre notre sphère et celles qui gravitent comme nous, de mutuelles attractions et un dialogue divin, car, il ne faut pas l'oublier, Dieu substance, à l'état actif, *meut*. Tout est soumis à l'ordre et à la raison.

Parahbram a fixé la densité de l'eau de mer, et de là sa fluidité et son élasticité.

Considérons sommairement, ce que sont les grandes harmonies sous la direction d'un chef d'orchestre sans pareil; tous les êtres vivants jouent leur partie dans cet orchestre,attentifs au mouvement rhytmique que leur impose l'archet divin.

Entre les tropiques, sur un espace de mille lieües en largeur, placé entre les deux petits cercles de la sphère parallèles à l'équateur, qui passent par les points solsticiaux éloignés de 23 degrés 1/2 environ et entre lesquels s'opèrent les mouvements solaires annuels, la pompe aspirante de l'astre qui nous éclaire enlève, bélier prodigieux, des centaines de milliards de tonnes d'eau marine que, préalablement, il a surchauffé ; ces vapeurs abandonnent leur salure pour s'élever dans l'atmosphère, laissent constamment ce poids immense de sel aux surfaces tropicales des océans, poids qui s'enfonce mathématiquement pour imprimer aux grands courants de la mer, tels que le Gulfstream, une activité prodigieuse en en multipliant la vie. Ces

courants courent aux pôles, sous les glaces éternelles, pour réchauffer et nourrir toutes les espèces aquatiques qui s'y donnent un rendez-vous annuel.

Là, les familles à sang froid prospèrent et au printemps elles émigrent par bancs énormes, mer vivante qui se confie aux grands fleuves marins qui reviennent sans cesse à l'équateur et, pendant le trajet, ils aiment et procréent, leurs œufs devant éclore aux chaleurs torrides tropicales; de là, le petit poisson remonte fatalement sous les glaces polaires, pour y grandir, y fructifier et recommencer à chaque saison d'amour, l'exode perpétuelle du poisson mobile à forme allongée et svelte, qui navigue admirablement.

Ce transport de chair qui nourrit des millions de pêcheurs et de citadins, pénètre l'enveloppe humaine, transforme sa nature, lui donne de l'alacrité car la mer est un foyer d'électricité; ses eaux sont pleines d'atomes gras, la nourriture y flotte comme en un rêve, à l'état de gélatine, tremblante ou fixe, et les plantes et les animaux marins réflètent cette mucosité, substance qui les revêt brillamment et les rend élastiques et vigoureux.

Maury a défini cette merveilleuse circulation de la mer, salée comme du sang, ces eaux du nord qui vont à l'équateur, donner en courant de chauds baisers aux courants du sud, pour engendrer la vie, exubérante et inouïe. Il faut lire son livre célèbre : *La loi des tempêtes.*

La volonté de la substance active, intelligente et infinie, n'est-elle point là parlante, ordonnée, mathémathique, pour donner la vie à l'être océan réputé inorganique?

Après Maury, Wadington fixa la marche des grands courants aériens; ces derniers sont parallèles à ceux des mers car ils suivent la même direction. Soit par les vents inférieurs, soit par les vents alizés et supérieurs qui enlèvent à 14, à 20 kilomètres dans l'atmosphère, les vapeurs tropicales extraites de la mer par le soleil; ils établissent la circulation aérienne de notre globe.

Les vents inférieurs nous apportent les pluies qui alimentent nos rivières et sauvent nos récoltes agraires. Les vents supérieurs, dits alizés, s'en vont aux pôles et là, ils se résolvent en neiges et en glaces mais chargés d'électricité recueillie aux tropiques; pendant les nuits polaires qui durent plus de quatre mois, ils apportent à ces contrées déshéritées, non seulement les aurores boréales qui illuminent les longues nuits mensuelles, mais aussi le tapis blanc qui réverbère sa froide lueur sur toutes choses et rend habitables ces contrées déshéritées.

Les vents supérieurs, les alizés, alimentent aussi nos chaînes de montagnes; attirés par les hautes altitudes de ces pics; là, comme aux pôles, ils apportent leur contingent de neiges, conséquemment de glaces épaisses que les vents du sud visitent et aident à fondre : au-dessous de ces masses,

des milliards de gouttes de glace fondue deviennent cascades, torrents tumultueux, le cours d'eau paisible et le lac d'où jaillit le grand fleuve ; enfin, ces vents, de toute nature, ont créé la circulation des eaux dans nos campagnes qui leur doivent leur fécondité. Par elles, sans conteste, la navigation se peut car on les canalise et le grand bateau chargé descend aux grands ports postés à l'embouchure des grands courants fluviaux. Les échanges ont lieu, la grande industrie est possible.

C'est un fait brutal, les océans ont une pulsation, des pouls, des artères, un cœur qui fonctionne superbement, nous l'avons constaté au tropique ; ils ont une fonction supérieure et sacrée entre toutes. Comme ces forces sublimes et incalculables ont une vie véritable et harmonique, elle sont presque une personne ; aussi les marins sont-ils en communion constante avec elles, ils les aiment d'une manière irrésistible ; ils reviennent toujours à l'Océan, à la mugissante et grandiose mère et maîtresse, avec des élans de joie car ils en ont bien saisi le langage terrible et entraînant.

Le marin ramène tout à Dieu et le lui dit matin et soir : « Seigneur que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. »

En contemplant la mer, cette merveilleuse machine à vapeur, pensons à ce fait si remarquable que les imperceptibles animaux qui la peuplent, par centaines de trillons, naissent, vivent et meurent chaque jour, boivent son écume comme à une mamelle et la purifient en se faisant une coquille du résidu de leur repas.

Ce circulus vital si puissant, seconde sans doute le mouvement si énergique des Gulfstream.

Dans ce laboratoire d'organisation animale, les infiniments petits : sel, vapeurs, êtres, font ce qui est infiniment grand, en modifiant l'équilibre des eaux et, comme l'a dit Maury : « Ils l'harmonisent et sont ses compensateurs ».

Le grand architecte, le sublime organisateur a pondéré toutes ces forces, toutes ces superbes harmonies, pour nous permettre d'exister à l'atelier terrien où nous acquérons de l'expérience, ce qui nous permet de progresser sans cesse.

En Normandie, en face de la Manche légèrement agitée et m'étant levé avec le jour, mon regard suivait l'alouette matinale qui, dans son ascension, pointait vers le ciel bleu et y égrenait sa joyeuse chanson ; l'harmonie cadencée descendait en notes perlées, continues mais gracieuses, car la cantatrice charmait sa famille nichée au sillon. Cette musicienne disait réellement aux vapeurs marines, à ses petits, à l'homme : Excelsior, excelsior, faisons de l'harmonie.

Et je vis sur la mer, étagées, des barques pontées par centaines et sur la jetée la foule crier : *Voici les éclairs du hareng.* C'était bien le banc

attendu au printemps et, aussitôt, toutes les barques de s'agiter, de relever leurs filets, car le fleuve de chair était compact, couvrait le détroit et il fallait récolter bien vite. Les oiseaux rapaces s'élançaient et harponnaient le poisson ; à des remous puissants on voyait que les carnassiers marins plongeaient dans ce flot de chair, et s'y livraient au massacre des voyageurs qui, enivrés d'amour et d'ivresse, n'en continuaient pas moins et sans arrêt leur route vers l'équateur. Rien ne pouvait arrêter ce torrent de vie ; je m'approchai de la mer qui était blanche, pris un peu d'eau salée, elle était saturée de laitance.

La grande destruction dont j'étais le témoin, me fit penser que ces légions de navigateurs aquatiques faisaient de l'harmonie et lui rendaient hommage, comme l'alouette guettée pourtant par l'oiseau rapace, le voleur de l'air.

La chasse universelle et âpre, est fatale et voulue, car elle pondère l'exubérance de ce poisson qui procréerait à l'infini et solidifierait l'Océan en quelques générations. Parahbram place toujours le remède à côté du mal.

Oui, les pirates de l'océan dévorent les espèces trop fécondes qui peuplent les mers, et la nature qui ne se fie pas aux petits moyens dont se sert l'homme, emploie d'autres forces destructives, immensément énergiques ; elle se sert des populations innombrables d'infusoires, des vers presque invisibles, des mollusques à carapaces, des actinies, des porcelaines et d'une foule d'animacules lumineux, pour pondérer les espèces trop prolifiques et tout mettre en harmonie.

Les petits dissèquent merveilleusement les grands mangeurs.

L'enfantement divin ne finit jamais ; il doit multiplier et pour cette fin, il dit d'aimer au grand laboratoire qu'est notre sphère. Si dans les profondeurs océaniennes il y a prodigalité quant à la mort, cette dernière est le salut d'une inconcevable grandeur pour toutes les espèces qui absorbent la substance, sous quelque forme que ce soit.

Quant à son corps l'homme n'est qu'une apparition éphémère, devant la nature et sa puissance immuable et divine, mais il le renouvelle bien des fois en venant se réincarner sur la terre, pour parfaire son éducation individuelle incomplète encore en ses existences passées. L'homme a tant à apprendre, pour bien synthétiser !

C'est que, depuis Galilée (1600) un champ sans limites s'est présenté aux sciences d'observation, avant lui tout était chaos et fantaisie ; après lui et en 1800, Lavoisier intronisa dans nos laboratoires les sciences de création. Sans conteste, les plus originales sont les dernières venues, toutes dues au XIX^e^ siècle et en ses soixante dernières années.

Des créateurs hardis ont étrangement modifié le cours des choses et des forces et leur ont imprimé un mouvement en avant très accentué ! il ont imaginé, dessiné des machines nouvelles, leur ont donné la vie en les con-

fiant à des artistes mécaniciens qui ont affiné leur armature et leur forme, pour les rendre toujours plus agissantes; énumérons-en quelques-unes : l'emploi de la vapeur, du gaz, de l'électricité; le transport des forces; la matière radiante; les rayons Roentgen; le magnétisme; l'hypnotisme; la force extériorisée; la télégraphie sans fil; la condensation des gaz; l'hélice; la théorie des couleurs et leur gamme; l'aviation céleste; l'acier Bessemer; les sous-marins : l'ondulation de la lumière; l'homœopathie, l'antisepsie; la serumthérapie; le daguerréotype, etc.

Notons que l'homme a créé aussi des plantes nouvelles en assolant, pour cette fin, des terrains en harmonie avec leur nature, en les nourrissant à l'aide de produits chimiques spéciaux, en les renouvelant et les refaisant par de nouvelles périodes de culture. Des espèces durables et non de simples variétés ont distancé la nature car nos éleveurs, par de persévérants et longs croisements, ont modelé pour ainsi dire des bêtes utiles, des bœufs et des porcs monstrueux, des chevaux admirables. Pour l'espèce bovine et les gallinacées, ils ont créé des espèces inconnues et intéressantes, à chair fine et supérieure.

Que sont devenus la garance et tant d'autres plantes tinctoriales, devant l'aniline, produit industriel qui les a toutes suppléées, et venue à son heure pour les éclipser, semblable en cela à la lumière électrique et à l'acétylène, qui font pâlir le soleil.

De la pierre le chimiste tire de l'alcool; du minéral noir et inerte, le charbon de terre, il extrait des essences subtiles emmagasinées là, aux temps préhistoriques et des parfums les plus délicats, réputés insaisissables. Que dis-je, du simple caillou placé dans une cornue, jaillit du lait nourricier semblable à celui de la femme. Enfin, l'inerte monte à l'état organique et ce passage à lieu dans l'électricité et la fermentation.

Ainsi s'abaisse et disparaît pour tout mettre dans la loi vitale, la barrière réputée éternelle entre l'état organique et l'inertie. D'une forme vitale à l'autre, tout glisse sans discontinuation car, en tout, il y a évidemment vie actuelle et vie future, celle de demain.

Non la matière neutre n'est pas morte à perpétuité, Parahbram a tout prévu en lui infusant tous les devenir, rien ne se perd, tout se retrouve sous l'action des fils du Père.

De très grands esprits ont prononcé, ont exprimé ces paroles dont on doit méditer : « La pierre se crée esprit. Par fermentation et par amour, la plante vise à devenir l'homme ».

Pendant 4 heures sous la lumière chaude, des végétaux qui vivent aux marais jouissent de la vie animale, a dit Morren, ils redeviennent des végétaux, dès que le jour baisse.

Lortet n'a-t-il pas écrit que telles fleurs ont la même semence que le mammifère, montant ainsi au niveau de la plus haute animalité ?

Le fer souffre et fléchit, sa charge étant trop lourde ; que l'architecte le déleste et lui permette de se reposer, il reprendra force et santé. L'expérience l'a prouvé aux constructeurs.

D'autres observateurs ont affirmé qu'au moment divin de l'amour, chez le végétal et l'animal, éclate sans conteste l'égalité des deux vies et, alors, qu'allons-nous faire des antiques divisions de la science de jadis, des trois règnes classiques, s'il n'y a nulle séparation entre le fluide qui monte de la vigne à ses grappes, entre sa très haute énergie végétale qui est sang et esprit et celles du minéral et du végétal !

Russell a dit dans son livre ingénieux, que « Dieu avait placé dans la mer, bien entiers et vivants, salubres et invariables, un dépôt des plus précieux éléments de l'animalité terrestre, pour refaire la vie ; les océans palpitent de flamme, d'un sauvage amour, d'une gaieté vive et féconde, affirme-t-il, qu'elle verse à qui se confie à cette grande régénératrice impersonnelle et bien mieux que l'homme, elle a le trop plein et l'excès de la force ».

O vous qui êtes surmenés ou qui êtes affaiblis et attristés, séjournez sur la montagne, vivez auprès de l'Océan et soyez en communion avec lui, il triomphera de vos faiblesses corporelles car vos organes ont des crises perpétuelles et ils passent, tandis que les mers jouissent de l'immutalité. La montagne fortifie le corps et l'esprit.

Il est vrai, le fils de Dieu peut répondre qu'en lui tout se renouvelle et jouit de l'éternité, aussi bien les matériaux neutres qui lui donnent la forme et sont un état de la substance, que son esprit qui les a réunis avec discernement pour se manifester sur la terre, y progresser et mériter son ascension sur des sphères supérieures à la sienne.

L'esprit, semence divine, possède toutes les puissances ; en s'incarnant et se réincarnant il progresse, il gravite sans solution de continuité pour revenir à sa source. Sous le regard bienveillant du Père, le petit astre humain suit la trajectoire qu'il a choisie.

De ce qui précède, ne pouvons-nous pas déduire que le titre de cet article est rationnel : *Tout est substance, vie et amour.*

P.-G. LEYMARIE.

Nota. — En ce temps d'Exposition et de Congrès internationaux, nous entendons affirmer, par tous les congressistes, qu'il faut se secourir professionnellement, qu'il y a nécessité de s'unir. Que ce beau mouvement de solidarité matérielle embrasse tout ce qui concerne l'intellectualité, la politique, la science, la vraie spiritualité, et nos connaissances seraient centuplées lorsque du cerveau de nos mécaniciens, de nos ingénieurs, du laboratoire de nos chimistes et de nos physiciens, du cabinet du compositeur

musical, de l'atelier du sculpteur, du peintre ou de l'orfèvre, sortiraient des découvertes ou des œuvres géniales.

Tous les travailleurs du métal, de la couleur, du marbre et ceux de la pensée, disséminés sur la terre, s'identifieraient avec le créateur de génie. Il y aurait solidarité effective.

Ainsi, Pasteur trouve les infiniments petits, après Raspail (F. V.); Lister, d'Edimbourg, en a fait sortir l'antisepsie (ce grand docteur est au Congrès, à Paris, 4 juillet 1900). Pasteur, en son laboratoire, avait donc fait une découverte qui, sur toute la surface terrestre, corrigeait en un point les systèmes admis ; tous les laboratoires qui répétèrent les expériences pasteuriennes modifièrent la science universelle et ceux qui les eussent méprisées n'existeraient pas. De là, est sorti la sérumthérapie et d'autres systèmes médicaux et industriels. Tout s'enchaîne.

La solidarité intellectuelle et matérielle étant un fait accepté par tous, l'arbitrage serait possible, la guerre irait aux oubliettes, la diffamation disparaîtrait et, comme nous serions les serviteurs de la fraternité et de l'amour des uns pour les autres, nous entrerions dans l'harmonie, dans le règne de Dieu.

P. G. L.

THÉORIE DE LA RÉINCARNATION

SES DÉFENSEURS ET SES DÉTRACTEURS

(Voir la *Revue* de juin 1900).

Nous venons de passer en revue les divers arguments sur lesquels les défenseurs de la Réincarnation ont fondé leur doctrine ; mais bien que le nombre de ses adhérents soit considérable, il existe un parti non moins influent qui lui est adverse et condamne cette théorie comme étant un obstacle au développement et au progrès de la nature spirituelle de l'être humain.

Afin donc que nos lecteurs puissent juger en parfaite connaissance de cause et se créer une conviction sur un des sujets qui intéresse le plus l'humanité, nous nous proposons, dans les pages qui suivent de mettre en parallèle les raisons données par les anti-Réincarnationistes et de voir avec quelles armes ils combattent leurs ennemis ; car, comme le dit le proverbe : « qui n'entend qu'une cloche, n'entend qu'un son » ; et notre désir, comme notre but est de jeter sur cette question autant de lumière qu'elle nécessite et de ne laisser aucun point douteux dans l'ombre.

Nous extrayons du *London Light* et des journaux américains, les objections les plus sérieuses qui ont été publiées contre la Réincarnation par des écrivains de mérite, dans des articles divers que nous avons essayé de condenser et de reproduire dans toute leur clarté.

Réincarnation et Justice divine.

BIDSTON VS EXCELSIOR.

L'auteur de « Réincarnation et Justice divine » nous dit qu'il est impossible d'avoir la notion vraie de Dieu sans y joindre l'idée de justice absolue, et que l'hypothèse d'un Créateur qui permet que la destinée de sa créature soit l'effet du caprice ou du hasard est fatale à cette conception. Si aucune cause intermédiaire n'est venue troubler l'égalité originelle de l'homme, comment expliquer sa dégénérescence physique, morale et intellectuelle?

Mais, répondrons-nous, la Réincarnation est-elle donc l'unique moyen pour expliquer cette dégénérescence? « Il est évident qu'Excelsior » est loin d'avoir envisagé la question sous tous ses points de vue; car il suffit d'étudier l'humanité dans le cours de son évolution, pour acquérir la certitude que les causes qui ont produit cette inégalité sont nombreuses et variées. La civilisation, d'une part, ou ce qui passe pour telle, est responsable, pour une grande part; l'hérédité de son côté y joue aussi un grand rôle, tandis que l'influence exercée par l'invisible peut répondre du reste. « Excelsior » se souvient-il de l'époque exacte de l'apparition de l'homme sur cette terre? N'y a-t-il pas eu, depuis, un intervalle suffisamment long, pour admettre qu'un changement ait pu se produire dans l'esprit depuis son arrivée ici-bas? Et puis, beaucoup d'entre nous ne sont-ils pas les victimes des fautes et des erreurs commises par leurs ancêtres? Ne sommes-nous pas tous, enfin, dominés encore par les instincts de l'animal auquel nous sommes associés de si près? Peut-on incriminer le semeur et l'accuser d'injustice parce que la semence ne produit pas un égal rapport dans un mauvais comme dans un bon terrain? Et, pour conclure, ne peut-on admettre que la force vitale qui nous anime et qui pénètre tout dans l'univers, attend l'heure d'une union naturelle pour s'épanouir et évoluer en une expression de forme définie et individualisée, chacune suivant son espèce? En vérité, je ne vois pas en quoi la doctrine de la Réincarnation pourrait servir la cause du spiritualisme (Extrait du *Light*). BIDSTON.

Autres objections à la théorie de la Réincarnation.

On nous dit que de grandes inégalités existent dans la vie et que la théorie de la Réincarnation les explique et les justifie toutes. Mais, je me demande où, quand et comment s'opère cette étonnante métamorphose? Si, en vérité, cette théorie est capable de redresser les griefs, il faut avouer qu'elle a été singulièrement malheureuse dans sa mission; puisque nous voyons cette inégalité dominer avec persistance, dans l'histoire du monde, depuis les âges les plus reculés jusqu'à nos jours. Mais, qu'est-ce donc que cette inéga-

lité dont on nous parle? En quoi consiste-t-elle? N'y a-t-il pas des compensations? Je demande quelle sorte d'inégalité il y a entre le duc ou prince dans son hôtel et le tisserand qui fabrique de la toile ? A mon avis, la principale différence n'est qu'une condition d'être physique et mondaine; et il se peut même que sous certains rapports, le tisserand soit plus noble de sentiments que le grand seigneur, et que celui-ci serait parfois heureux d'échanger sa constitution chétive contre la nature saine et robuste de l'ouvrier. Le monde a-t-il fait, depuis 3.000 ans, un progrès réel autre que dans les choses qui touchent à la vie matérielle? Les hommes des temps passés n'étaient-ils pas aussi bons et aussi savants que ceux de nos jours? Voyez ce qui se passe aujourd'hui, dans ce siècle que l'on dit être un siècle de lumières. Une formidable armée s'est organisée pour combattre et exterminer un peuple qui n'a d'autres griefs que de vouloir vivre libre et indépendant. Les fleuves sont rougis du sang humain et les champs couverts des ossements des pauvres victimes. Est-ce là ce qu'on appelle le progrès? Et ces actes de cruauté et de barbarie constituent-ils une des phases de la Réincarnation nécessaire à l'évolution ascendante de l'humanité?

Il est vraiment curieux de lire les descriptions soi-disant données par des Esprits dans un langage tout matérialiste et mondain, des habitations, des maisons entourées d'arbres et d'une végétation luxuriante; d'animaux de toutes espèces qui vivent dans le monde de l'au-delà. Quand on me citera un simple fait ou argument qui plaide d'une manière irréfutable et concluante en faveur de la doctrine de la Réincarnation, je m'y soumettrai humblement et m'estimerai le plus heureux des hommes.

J'ai souvenir d'avoir lu que quand la comtesse de Caithness (duchesse de Pomar) vivait encore, on disait — et elle en était persuadée elle-même — qu'elle était la Réincarnation de Marie Stuart, reine d'Ecosse; et d'autre part, on raconte que la comtesse se rendait souvent à Holyrood, pour avoir avec l'esprit de sa majesté une entrevue spéciale. Comment concilier ces deux faits? je le demande aux Réincarnationistes? TRIDENT.

Contre la Réincarnation.

Dissertation logique, par Abby A. JUDSON d'Arlington (N. J.).

Dans une lettre que j'ai reçue récemment de la Floride, mon correspondant me fait remarquer que quel que soit le nombre des adeptes de la théosophie, l'interprétation de cette doctrine est invariablement la même, tandis qu'il n'en est pas de même des adhérents au spiritualisme qui diffèrent et sont divisés entre eux.

Quoiqu'il puisse y avoir de fondé dans cette assertion, cela n'infirme en rien la théorie du spiritualisme qui demeure la plus pure expression de la nature elle-même et qui porte en elle l'empreinte de son essence divine; la

cause en est que certains pseudo-spiritualistes, se tenant dans un cercle d'idées plus étroites, ont cherché à enter les théories de la théosophie sur le spiritualisme et ont ainsi égaré du but plusieurs investigateurs sincères. La doctrine de la Réincarnation renferme en elle des enseignements qui sont en complet désaccord avec le spiritualisme. Dans le sens restreint du mot, le spiritualisme nous démontre que les âmes désincarnées ont le pouvoir de manifester leur présence et leur intelligence aux terrestres humains. Or donc, si les arguments de la Réincarnation sont fondés, il y a lieu d'admettre que l'esprit de nos enfants dont nous pleurons encore le départ se sont déjà incarnés dans le corps d'enfants de nos voisins; de sorte que si un jour je rencontre mon enfant dans le monde des esprits, un autre que moi aura le droit d'en réclamer la paternité. Mais impuissants à éluder cette difficulté, les défenseurs de la théorie répondent que les réincarnations d'un même esprit peuvent être séparées par de longs intervalles de temps. Le dogme de la réincarnation prit naissance à une époque reculée où l'humanité se dégageant de l'accroissement du matérialisme, ne pouvait concevoir l'existence de l'esprit qu'en le revêtant d'une sorte de corps charnel. Ce dogme est en opposition directe avec le fait de la communion des incarnés et des désincarnés qui est la clef de voûte sur laquelle repose le spiritualisme et qui condamne comme inutiles et nuisibles au progrès de l'esprit les incarnations successives et sans nombre.

Le spiritualisme enseigne que le corps spirituel se développe par l'âme intérieure, en s'affranchissant du corps matériel et physique; ce sont les différentes phases par lesquelles passe l'esprit qui constituent les divers états de télépathie, de clairvoyance, de claire audience et cette autre faculté dont sont douées certaines natures de pouvoir transmettre leurs impressions aux habitants du monde invisible. Or, comme ces diverses manières d'être affirment plutôt l'indépendance du corps charnel et n'ont rien de commun avec lui, nous ne comprenons pas la nécessité de faire passer l'âme par des corps matériels différents pour développer les facultés du corps spirituel. Le spiritualisme implique en lui une vérité que personne de nous ne songe à contester; c'est que toute âme est l'émanation de l'âme infinie qui règne sur tout et que sa destinée, comme son but, est de s'élever sans cesse vers sa source, par le progrès illimité et continu.

Or, toute âme porte dès son origine, en elle, le germe de son développement qui ne dépend en rien de son corps physique et matériel, et par suite n'a nul besoin de ces incorporations réitérées; elle est dès sa création une entité individuelle, immuable, ne revêtant la forme charnelle que temporairement et l'abandonnant ensuite pour s'élever sans cesse dans d'autres sphères sous l'inspiration de sa source toute divine.

Indépendamment des raisons majeures que nous venons de donner, il en

existe d'autres qui démontrent l'inanité de la doctrine de la Réincarnation. Avec elle, la mémoire qui affirme l'identité de l'âme disparaît ; et l'esprit demeure enchaîné pendant un temps incalculable à des formes sans nombre de matière ; de plus, ce dogme, s'il était vrai, annihilerait virtuellement tous rapports avec nos amis décédés ; car, alors qu'ils reviennent sur la terre comme une nouvelle individualité, ils ont perdu la mémoire du passé. C'est un outrage fait à notre amour de penser que ces êtres chéris qui autrefois étaient comme d'autres nous-mêmes et participaient à nos joies comme à nos souffrances se sont évanouis à jamais ; non, cette théorie n'est pas naturelle et ne peut être soutenue par des preuves suffisamment convaincantes pour s'imposer à notre conscience. Quoi qu'en disent et en pensent les théosophes et avec eux les réincarnationistes, la loi des renaissances ne repose sur aucun principe fondamental, et loin de favoriser l'évolution de l'esprit comme ils le prétendent, elle ne fait qu'y mettre des entraves tout en amoindrissant la toute puissance du Créateur dans l'exécution de ses œuvres.

Abby A. Judson, Arlington, N. J.

Extrait du *Light*, 16 juillet 1898.

Les spiritualistes de tous les pays sont unanimes sur les faits qui prouvent la survivance de l'âme ; une question importante cependant les divise ; c'est la réincarnation. Avons-nous des preuves évidentes, irréfutables de la vérité de cette doctrine ?

Examinons les deux côtés, le pour et le contre du sujet. Des enfants prodiges, tels que Pascal Mozart et d'autres semblent donner raison aux théories des Réincarnationistes, car il est impossible d'admettre qu'un enfant de 12 à 14 ans, quelles que puissent être ses dispositions naturelles, ait pu en ce laps de temps acquérir les connaissances nécessaires pour produire des œuvres aussi remarquables. Il semblait donc tout d'abord naturel de croire que ces êtres privilégiés s'étaient réincarnés ici-bas et étaient revenus pour accomplir dans une nouvelle existence terrestre une tâche laissée inachevée. Cette manière de voir a paru satisfaire un certain nombre d'investigateurs qui, partant de ce principe vrai ou faux, ont formulé des lois pour expliquer les phénomènes de l'invisible.

Les spirites de France, où ces théories ont pris naissance, ont surtout affirmé cette loi psychique et ont eu recours à des médiums pour lui donner plus de valeur ; ces médiums étaient sensés tenir ces notions d'esprits supérieurs qui les leur avaient révélées ; et comme certaines prédictions se trouvaient être réalisées, la doctrine de la Réincarnation ne tarda pas à s'accréditer dans l'opinion de plusieurs investigateurs.

Ainsi, j'ai souvenir qu'en 1879, un médium en renom prédit tous les événements importants de ma vie avec une grande précision.

Entre autres faits, il me dit que j'aurais deux enfants du sexe féminin; que l'aînée serait grande et la plus jeune au contraire, petite. J'affirme qu'il était doué d'un grand pouvoir de clairvoyance; il est, du reste, parfaitement démontré que certains clairvoyants ont la faculté de lire dans l'avenir. Voici deux exemples qui viennent à l'appui de ce que j'avance et dont je garantis l'authenticité.

M. X..., somnambule, dit un jour spontanément à sa femme : ne vends pas cette obligation, car elle gagnera le lot de 25.000 francs au prochain tirage. La dame suivit le conseil de son mari et elle n'eut qu'à s'en louer, car l'obligation sortit et lui fit gagner la somme promise.

Je regrette de ne pouvoir citer les noms des personnes auxquelles cet événement est arrivé, mais pour l'exemple suivant, il n'y a aucune raison pour garder la même réticence.

Il y a quelque quatorze ans — ceci comme on le voit n'est pas une histoire d'hier, — Mme Polack-Meyer, vice-présidente de l'association des dames françaises, section de Boulogne-sur-Seine, s'aperçut un jour qu'elle avait perdu une paire de boucles d'oreilles de grand prix; elle alla donc consulter une somnambule, en renom à Paris, qui lui dit : « Vous rentrerez en possession de vos bijoux mais à des intervalles de plusieurs années et séparément. Vous trouverez la première boucle d'ici à cinq ou six ans et la seconde quatre ou cinq ans plus tard mais à une autre place.

Inutile de vous dire que cette dame n'ajouta aucune foi à la prédiction de la somnambule. Pourtant, quelques années plus tard, une des parentes de Mme Polack-Meyer ayant consulté une autre somnambule à Genève, sur le même sujet, en reçut identiquement la même réponse. Un jour, six ans après la disparition des bijoux, la cuisinière de Mme P. M., cueillait du persil dans le jardin potager de la Villa, 27, rue des Menus, lorsque ses yeux tombèrent sur un objet de forme bizarre et couvert de terre; elle le ramassa et le porta à sa maîtresse qui reconnut immédiatement que c'était une des boucles d'oreilles perdues. Il y a deux mois, un jardinier qui était occupé à déraciner un arbre dans le parc de M. de Rotschild, situé à une distance de 500 mètres de la demeure de la dame, découvrit l'autre. Les somnambules avaient dit vrai. Ces faits me paraissent concluants et suffisent pour expliquer, sans avoir recours à l'intervention des esprits, les preuves avancées par les spirites en faveur de la réincarnation. Est-il possible d'après cela, d'expliquer le phénomène des enfants prodiges? Nous le pensons.

Nous savons, en effet, qu'un sensitif peut-être soumis sans qu'il s'en doute à toutes sortes de suggestions; qu'il exécutera des actes qu'on lui aura suggérés et qu'il croira être les siens. Or s'il est possible d'exercer une influence magnétique sur une autre personne au point d'annihiler sa volonté et de la soumettre à la sienne propre, n'est-il pas rationnel d'admettre que

les esprits sont bien plus capables encore d'influencer les sensitifs et de s'en servir pour accomplir un acte inachevé? Tel ce fait bien connu du médium James, un simple artisan terminant l'ouvrage de Charles Dickens « Edwin Drood », laissé inachevé par la mort de l'auteur, pour ne citer qu'un exemple de ce genre.

Pourquoi donc alors un grand mathématicien de monde invisible ne se serait-il pas servi de Blaise Pascal pour la production de ses huit livres de géométrie? Et de même, pourquoi un grand musicien n'aurait-il pas inspiré Mozart? Cette hypothèse nous paraît plus logique que celle de la réincarnation du musicien ou du mathématicien.

Certains d'entre vous se souviennent sans doute d'avoir entendu parler de cet enfant extraordinaire, de quatre ans, qui parlait et écrivait l'anglais sans faute et qui était de plus versé en mathématiques et d'autres branches. Ce phénomène semblait vraiment merveilleux et personne ne pouvait l'expliquer; heureusement que le père de cet enfant qui était médecin eut plus de perspicacité et parvint à découvrir la cause de ce prétendu miracle.

Ayant remarqué que ces phénomènes se produisaient toujours en présence de la mère, il lui vint un jour à l'esprit d'isoler son enfant; dès lors, le petit prodige ne sut plus ni l'anglais, ni l'orthographe ni les mathématiques. L'enfant lisait inconsciemment dans l'esprit de sa mère, qui lui suggérait ses connaissances. Le docteur ne s'en tint pas là; il fit encore de nombreuses expériences qui vinrent confirmer cette vérité.

Les preuves de la réincarnation fournies par l'Ecriture sainte sont de même susceptibles d'interprétation diverse. Des milliers de personnes peuvent affirmer une chose, mais quel qu'en soit le nombre, cela prouve-t-il qu'elles ne peuvent se tromper?

Avant que Galilée soit venu démontrer que la terre tournait, presque l'universalité du genre humain se figurait qu'elle était immobile. Toutes les découvertes, la vapeur, l'électricité, la circulation du sang, le vaccin n'ont été reconnues qu'après bien des années d'incrédulité. Nombre de magnétiseurs ont fait à l'aide du somnambulisme et de l'extase magnétique, des études du monde invisible et jamais leurs sujets n'ont fait mention de la réincarnation.

Je demande donc pourquoi les esprits qui se manifestent en Amérique, en Angleterre et ailleurs, à peu d'exceptions près, n'en disent-t-ils pas un mot, ou bien le nient-ils? Qui donc à raison et qui a tort? Pourquoi, si c'est une vérité, tous les esprits ne s'accordent-ils pas pour la maintenir? Le mystère est, en vérité, bien difficile à pénétrer et le Christophe Colomb de ce nouveau monde n'est probablement pas encore né.

Que, pour arriver au degré de l'humanité, nous ayons eu à passer par toutes les séries animales, n'est en aucune façon improbable. Interprété

dans ce sens, nous pouvons avoir été réincarnés des centaines de fois ; mais, qu'après avoir monté tous les degrés de l'échelle des êtres, nous soyons obligés de rétrograder ou de rester stationnaires, cela se conçoit moins aisément. Si nous partons du principe que tout progresse sans cesse, qu'est en vérité notre petite planète au milieu de l'immensité? Un grain de sable dans le grand Sahara. Et comme nous savons que les étoiles sont sans nombre, que les espaces interstellaires sont infinis, pourquoi donc les âmes qui ont vécu sur terre, après avoir erré pendant une période plus ou moins longue dans ces espaces pour accomplir leur purification, pourquoi dis-je, ces âmes ne continueraient-elles pas à se réincarner dans un monde supérieur au nôtre, se rappelant ainsi leurs existences passées ; tandis que nous n'avons aucun souvenir de ce que nous pouvons avoir été autrefois ? Les somnambules qui se rappellent parfois d'une manière étonnante des faits de leur première enfance, quand on les interroge sur leur existence antérieure, ne se souviennent de rien, et comme je l'ai déjà dit, affirment le contraire de la Réincarnation.

(*A suivre*). Prof. C. MOUTONNIER.

PSYCHOGRAPHIE

Par A. OXON (*suite*).

II. — PAR LE SENS DE L'OUIE

Dans presque tous les cas où l'écriture est produite au moyen d'un crayon, je pense qu'on peut suivre l'opération avec l'oreille, surtout lorsque l'on se sert d'une ardoise. Les rapports de la majorité des observateurs font mention du bruit de grattement qui accompagne l'écriture. Dans plusieurs cas, la pression est énergique et le crayon, notablement usé, reste souvent aussi à la fin de la dernière lettre de l'écriture raide, poudreuse, qui montre avec une suffisante évidence, comment on s'en est servi. J'ai choisi les cas suivants parmi un très grand nombre, donnant la priorité à ceux qui rendent compte des expériences avec Slade et spécialement au récit détaillé du défunt Sergeant Cox, alors Président de la Société psychologique de la Grande-Bretagne.

« Ayant décidé d'examiner sans préjugé ni parti pris, afin d'en rendre compte en toute sincérité, sans faveur et dans un pur esprit de justice, tous les phénomènes présentés comme psychologiques qui pourraient m'être soumis, comme président de la Société psychologique de Grande-Bretagne, je vais rapporter sans aucun commentaire ce que j'ai constaté cet après-midi, à une séance avec le Dr Slade.

J'étais seul avec lui à trois heures, dans une pièce du n° 8 Upper Bedfort

Place, Russell Square, dans laquelle le soleil brillait de tout son éclat, devant une table de cinq pieds sur quatre, portée sur quatre pieds, sans rebord au-dessous, sans tapis au-dessus. Le Dr Slade prit place d'un côté de la table, dans une direction parallèle, de telle sorte que ses jambes et ses pieds n'étaient pas sous la table et que tout son corps était parfaitement visible pour moi, qui me trouvais en face de lui. Je pris place à l'un des côtés, de telle sorte qu'un angle de la table nous séparait. Etant ainsi placé, je pouvais voir la moitié du dessous de la table et il me suffisait d'incliner légèrement la tête, pour voir tout ce dessous, qui était exposé en pleine lumière. Un fauteuil ordinaire de boudoir se trouvait à six pouces de la table, du côté opposé à Slade et à six pieds de lui. Dans un coin de la pièce il y avait un lourd fauteuil à bras, également éloigné de lui et de la table. Une ardoise de la dimension ordinaire des ardoises de classe était posée sur la table, ainsi qu'un crayon d'ardoise.

Aussitôt que nous eûmes pris place, de très grands coups furent frappés dans le parquet. Ils furent suivis d'une série de furieux coups sur la table, faisant vibrer mes mains qui s'y appuyaient. Ces coups se répétèrent sur tous les points de la table que l'on indiquait en les touchant légèrement du bout du doigt, tandis que les chocs se produisaient avec autant de violence que sous un marteau de forgeron. Les mains du Dr Slade reposaient sur la table au-dessus des miennes et tout son corps était sous mes yeux, des pieds à la tête. Je puis affirmer que pas un de ses muscles ne se contracta. Il prit ensuite l'ardoise, que j'avais soigneusement inspectée, pour m'assurer qu'il n'y existait aucune trace d'écriture, et y déposant un fragment de crayon d'ardoise du volume d'un grain de froment, il l'appliqua exactement contre la face inférieure du plateau de la table. Aussitôt j'entendis un bruit comme si l'on écrivait sur de l'ardoise. On retira la tablette et on y vit une ligne en zig-zag qui allait d'un bout à l'autre. Des coups d'un caractère particulièrement doux, accompagnés d'une sorte de frémissement de la table où ils se produisaient, annonçaient, selon son dire, que sa femme était là et demandait l'ardoise. Lorsque celle-ci eût été soigneusement nettoyée, on la posa sur la table avec un petit fragment de crayon sous elle. Il posa sa main droite sur l'ardoise et j'y posai ma main gauche, tandis que ma main droite tenait sa gauche appuyée sur la table. Tandis que ma main reposait sur l'ardoise, je pus sentir, en même temps que j'entendais distinctement que quelque chose s'y inscrivait. La communication était évidemment longue, mais avant d'en faire connaître le contenu, je désire signaler ici un remarquable phénomène, qui, à mon point de vue, est bien le plus intéressant de tous ceux que produisit cette expérience.

Il est important de bien comprendre les positions respectives des assistants : je vais donc les rappeler.

Le Dr Slade et moi, nous nous faisions face. Chacun de nous tenait une main sur l'ardoise. La surface de l'ardoise sur laquelle se traçait l'écriture était appuyée par nous contre la table. Tant que ces positions étaient maintenues, l'écriture continuait sans arrêt. Elle s'arrêtait instantanément, dès que le Dr Slade enlevait sa main de dessus la mienne ; elle reprenait tout aussi instantanément, dès qu'il reposait sa main sur la mienne. Cette épreuve fut répétée à maintes reprises sans aucun insuccès.

Il s'était donc formé une chaîne constituée par les bras et le corps de chacun de nous, l'ardoise formant un chaînon entre nous deux, qui avions chacun une main à chacune de ses extrémités et l'écriture se produisait sur cette ardoise interposée entre sa main et la mienne. Si l'on venait à rompre la chaîne, l'écriture cessait aussitôt. Dès que la chaîne était reconstituée, l'écriture repartait à nouveau. L'effet était instantané. C'est dans ce fait curieux que nous devrions rechercher la clef de ce mystère psychologique.

Quelques coups précipités ayant indiqué que l'écriture était terminée, l'ardoise fut retournée et l'on put lire les communications suivantes écrites en caractères clairs et parfaitement formés ; cela remplissait toute la surface de l'ardoise.

« Cher Sergeant, vous étudiez en ce moment un sujet qui mérite bien que vous et tous les hommes intelligents consacriez à son étude tout le temps dont vous pouvez disposer. L'homme qui arrive à croire à cette vérité devient meilleur dans la plupart des cas. Tel est notre but, lorsque nous revenons vers la terre, poussés par le désir de rendre les hommes et les femmes meilleurs, plus sages et plus purs.

Je suis sincèrement,

A. W. Slade. »

L'ardoise fut de nouveau nettoyée et placée comme précédemment sur la table, ma main reposant dessus. En quelques secondes, la phrase suivante fut écrite. Pour produire cet écrit, une force considérable fut déployée et je pus distinctement sentir la pression du crayon, à mesure que chaque mot était tracé :

« Je suis le Dr John Forbes. J'étais le médecin de la Reine. Que Dieu vous bénisse ».

J. Forbes ».

L'ardoise fut nettoyée une fois de plus et tenue sous la table, la face étroitement appliquée contre le bois. Une moitié était restée en dehors du bord de la table, de sorte que je pouvais m'assurer qu'elle était bien exactement pressée contre la face inférieure du plateau. Mais tout à coup l'ardoise fut saisie, retirée de sa position, enlevée au-dessus de moi et placée sur ma tête. Dans cette situation, je pouvais nettement entendre le bruit fait en écrivant. En la retirant, j'y trouvai tracés les mots suivants ;

« L'homme ne devrait pas douter plus longtemps, en voyant que nous pouvons nous manifester de cette façon.

J. F., M. D. »

C'est à ce moment que le grand fauteuil à bras se précipita, du coin de la pièce où il était placé, vers la table.

On appliqua de nouveau l'ardoise sous la table, d'où elle fut encore enlevée. Une main la saisit et en frappa deux fois ma jambe. A ce moment, les deux mains du Dr Slade étaient devant moi et je voyais sa personne toute entière. C'est alors que l'expérience prit fin. Tout ce que je viens de rapporter *s'est bien réellement passé*; voilà ce que je puis affirmer. Comment cela s'est-il fait et par quel agent? C'est là un problème dont la psychologie aura à trouver la solution. Tout ce que je puis dire, pour ma part, c'est que j'étais en pleine possession de tous mes sens; que j'étais parfaitement éveillé; que nous étions en pleine lumière; que le Dr Slade n'a pas cessé un instant d'être sous mon observation et n'aurait pu remuer ni pieds, ni mains, sans que je m'en fusse aperçu.

Ce qui prouve qu'il n'a pu se produire aucune hallucination, c'est que toute personne qui veut assister aux séances constate à peu près les mêmes phénomènes. Je ne propose aucune théorie sur leur cause, car je ne m'en suis formé aucune. S'ils sont bien réels, il est impossible de se faire une opinion exagérée de leur intérêt et de leur importance. S'ils ne sont qu'une imposture, il est non moins important que le truc soit dévoilé et cela par le seul procédé qui puisse expliquer la fourberie, c'est-à-dire en faisant la même chose et en montrant par quel procédé »

(8 août 1876).

M. Georges King, Saint-George Terrasse, 11, Gloucester Road, S. W. fait remarquer dans son récit, que je reproduis ci-dessous, cette circonstance que j'ai déjà signalée, que dans son expérience le fragment de crayon reste invariablement à la fin de l'écriture, ce qui apporte une forte présomption que ce crayon a bien réellement servi.

« Le dimanche, 18 novembre dernier, à cinq heures de l'après-midi, je me rendis, comme il était convenu, chez le Dr Slade. Je décidai de prendre avec moi une ardoise m'appartenant et, dans ce but, je visitai quatre ou cinq magasins, avant d'en trouver une qui me convînt. A la fin je trouvai ce que je cherchais, c'était une ardoise pliante, garnie d'un cadre en bois de forme toute particulière. Chaque valve avait sept pouces trois quarts de longueur, sur cinq pouces de largeur, tandis que le cadre qui l'entourait avait trois quarts de pouce de largeur, formant au-dessus du fond un rebord de un dixième de pouce. Il y avait donc, lorsque l'ardoise était fermée, un vide d'un cinquième de pouce entre les deux battants, formant une cavité parfaitement close. Le marchand me la livra enveloppée de papier et attachée avec une ficelle.

Ainsi armé, je me présentai chez le Dr Slade et je fus introduit dans le salon où se tenaient déjà le Dr Slade, M. Simmons et deux dames. Le Dr Slade et M. Simmons étaient assis devant le feu et m'invitèrent à prendre place près d'eux. Peu après le Dr Slade dit qu'il était temps d'agir et se retira dans une petite pièce voisine. Au bout de moins de deux minutes, il revint et me demanda de le suivre. Le salon était brillamment éclairé par une lampe à gaz suspendue au-dessus d'une très petite table en acajou située au centre de la pièce et le gaz ne cessa de brûler en plein pendant toute la durée de la séance. Pour mieux examiner la table, je la retournai sens dessus-dessous. Elle avait quatre pieds réunis par un cadre et mesurait trois pieds et demi sur deux, sans compter les deux battants. Le battant qui faisait face à celui devant lequel j'avais pris place était fortement détérioré, comme à la suite d'une grande violence ; mais mon côté ne paraissait avoir subi aucun mauvais traitement. Le battant situé devant moi avait dû jadis être soutenu par deux traverses, mais l'une d'elles avait été enlevée, de sorte que sous l'angle de ce battant redressé et situé entre le Dr Slade et moi, il ne se trouvait aucun obstacle quelconque. Nous avons donc pris place, moi contre un des battants et le dos au feu ; le Dr Slade, au bout de la table, à ma gauche, la face tournée vers moi, l'épaule gauche du côté de la table et les deux jambes dirigées vers le foyer. Je présentai mon ardoise et enlevai le papier qui l'enveloppait.

Le Dr Slade la tint ouverte quelques instants entre ses mains, mais toujours bien sous mes yeux, pendant qu'il déposait à sa surface bien nette un petit bout de crayon. L'ardoise fut alors fermée strictement et je puis absolument affirmer qu'elle resta ainsi jusqu'au moment où je l'ouvris moi-même, une demi-heure plus tard. Le Dr Slade proposa de la lier, ce à quoi je consentis. Il prit alors sur la tablette de la cheminée un rouleau de ficelle et tandis que l'ardoise était toujours entre mes mains et entre les siennes, les deux feuillets de l'ardoise furent maintenus étroitement serrés l'un contre l'autre et les bouts de ficelle, unis par un double nœud. Le Dr Slade posa sa main gauche sur mes deux mains, sur la table, tandis que sa droite tint l'ardoise pendant quelques minutes, mais toujours bien nettement à ma vue. Je le surveillais pendant tout le temps avec une attention soutenue. Il dit qu'il y avait une force qui s'opposait à ce qu'il mit l'ardoise sous la table, même s'il l'eût voulu. Au bout de fort peu de temps, comme rien ne venait, le Dr Slade remit l'ardoise sur la table, sous mon bras gauche, mon coude reposant sur elle, jusqu'au dernier moment de la séance. A partir de ce moment, le Dr Slade ne la toucha plus.

Il prit une de ses ardoises, plaça un fragment de crayon à sa surface et la mit hors de vue sous la table, en disant : « Jusqu'ici nos amis n'ont rien fait pour nous. Peut-être ne voulaient-ils pas écrire sur l'ardoise de ce gen-

tleman pendant que je la tenais. Voudraient-ils écrire maintenant que son ardoise est sous son bras et que je ne la touche plus? » Une seconde après on entendit sur l'ardoise du Dr Slade le grattement du crayon et lorsqu'il l'eût ramenée à la lumière, on put y lire ces mots : « Nous le voulons bien ». Alors il unit sa main droite à ma gauche, tandis que sa main gauche enveloppait ma droite et instantanément le bruit du tracé d'une écriture se fit entendre dans mon ardoise double et continua pendant dix minutes. A chaque instant, je posais l'oreille sur mon ardoise pour écouter et je constatai qu'il était impossible de se tromper. Le son était faible, mais très net et je remarquai spécialement que l'on pouvait fort bien distinguer lorsque l'on barrait les « t » ou lorsque l'on mettait les points sur les « i », ainsi que le tracé de la ponctuation. On semblait entendre une personne écrire lentement, mais avec fermeté et décision, sans pause ni soubresauts. Deux grands coups frappés dans la table nous annoncèrent que le message était terminé.

Alors le Dr Slade prit sa grande ardoise, manifestement propre et sèche et l'avança à demi sous la table, de sorte que la seconde moitié et la main qui la tenait étaient bien visibles. Quant à mon ardoise, je la plaçai sous mon coude droit, de façon qu'elle fut hors de toute atteinte. Le Dr Slade demanda : « Pouvez-vous faire encore quelque chose pour nous, ce soir? » On entendit un grattement et on vit paraître le mot « can not » (nous ne pouvons pas) sur cette partie de l'ardoise qui était recouverte par la table. La première lettre se trouvait contre le bord de l'ardoise le plus rapproché de moi et loin de la portée de la main du Dr Slade. Le mot était disposé non pas horizontalement, mais perpendiculairement par rapport au Dr Slade. Le « t » était barré avec soin et le morceau de crayon était resté à l'endroit juste où il avait fini de barrer le « t ».

Nous rentrâmes dans le grand salon; je coupai le lien qui fixait les ardoises, toujours restées entre mes mains et je trouvai, remplissant les deux surfaces des ardoises, un long message comprenant quatre-vingt-dix-neuf mots sans la signature « A. W. Slade ». Il était écrit avec soin, d'une main ferme; toutes les lignes étaient bien droites. Chaque « t » était scrupuleusement barré; aucun point ne manquait sur un « i ». Quant au crayon, il se retrouva là, mais avec une extrémité usée, comme chaque fois que l'on écrit.

Dans les circonstances où nous nous trouvions, s'il n'y avait eu que quelques mots mal griffonnés sur mon ardoise, cela eût été déjà étonnant; mais le résultat obtenu sera trouvé tout simplement stupéfiant, si l'on veut se rendre compte que le plus habile écrivain, ayant toute facilité pour écrire, ne peut tracer sur une feuille de papier de toute largeur, en écrivant complètement chaque mot, plus d'une vingtaine de mots par minute et que le

tracé du message sur l'ardoise où le frottement ralentit le mouvement demanderait encore plus de temps. Or, quelqu'en ait pu être l'auteur, ce message aurait donc pris *au moins* cinq minutes; mais le Dr Slade n'a jamais tenu en mains mon ardoise pendant un temps aussi long et je dois encore répéter que je ne l'ai pas quittée des yeux, et qu'elle ne fut pas ouverte pendant cinq secondes. Comme je l'ai bien expliqué plus haut, elle fut, sauf pendant cet instant, toujours solidement attachée par une ficelle.

Il est impossible de dépeindre l'extrême défiance avec laquelle je m'attachai à découvrir une fraude. Je n'en pus trouver aucune, ni même la possibilité qu'il s'en produisît. J'étais venu, l'esprit rempli par le témoignage apporté devant la cour par MM. Lankester et Donkin; mais leur prétendue révélation n'avait absolument rien à voir avec ce qui se passa sous mes yeux.

(*A suivre*) Traduit par le Dr O. Dusart.

L'ANESSE DE BALAAM

Tiré de l'*Histoire du spiritualiste moderne américain*,
Par Emma Hardinge.

(Voir la *Revue d'avril*, 1900),

Après quelques mois de ces intéressantes expériences, l'Irlandaise, qu'ils regardaient comme leur principal médium, les quitta et ils furent si accablés de cette perte, qu'il leur sembla être « plongés dans la vallée de l'ombre de la mort » et ils ne pouvaient presque s'en consoler.

Toutefois, persévérant à tenir leur cercle, ils reconnurent bientôt la présence et les manifestations de nouveaux Esprits, et ils découvrirent que leur médium le plus puissant était Henry, le fils de M. Cathcart, un enfant de sept ans à peine. La famille ne se fut pas plutôt mise en harmonie avec cette nouvelle médiumnité que les démontrations les plus étonnantes qu'ils eussent vues se produisirent. Le petit Henry était balancé dans la chambre comme une plume. Soulevé dans les bras des Esprits, il était transporté jusqu'au plafond, sur les corniches des fenêtres, dans les recoins les plus élevés des appartements et placé hors de l'atteinte des mains humaines.

Personne ne semblait y prendre plus de plaisir que l'enfant lui-même. Quand on se servait de lui à peu près comme font les enfants d'une balle, le petit gaillard poussait des cris de joie et disait : « Va, vieux King ! je n'ai pas peur, encore, encore ! » Parfois l'enfant était entransé et dans cet état il disait des choses étonnantes de sagesse et de beauté; mais, malgré la confiance que la famille avait dans les tendres soins et le caractère parfaitement bon de leurs amis les Esprits, la mère ne pouvait voir sans anxiété son petit enfant sous ce pouvoir anormal et suppliait les Esprits de ne pas

l'entranser. Ils lui répétaient sans cesse dans le porte-voix que cette influence était bienfaisante pour l'enfant et leur permettait d'accomplir des actions bien plus frappantes qu'autrement, mais comme Mme Cathcart ne put se faire à cette phase de pouvoir, les Esprits s'abstinrent amicalement de continuer les transes.

Lorsque M. Cathcart eut acquis l'entière conviction du caractère à la fois spirituel et bienfaisant de ses mystérieux visiteurs, il fit construire, ou plutôt aménager une « Chambre des Esprits », convenable pour leur usage, et pendant plusieurs années il la mit généreusement à la libre disposition du public, donnant à tous ceux qui la visitaient amples facilités de recherches, avec l'aide de sa propre famille et de deux autres médiums également puissants qui se développèrent dans le voisinage, savoir Mme Parton et Mme Mac Kellips. Ainsi dans les « Chambres des Esprits » de Davis et de Cathcart, tous ceux qui voulurent s'y rendre purent s'assurer sans bourse délier des manifestations les plus étonnantes, outre les discours en transe, les guérisons par le toucher, et obtenir ainsi des preuves de la présence de leurs amis disparus.

Le caractère, la haute situation sociale, le désintéressement des personnes qui étaient à la tête de ces réunions ne doivent pas être oubliés en présence des critiques grossières et insolentes qui les assaillirent.

En ce qui concerne M. Cathcart, s'il fut un « fanatique » aux yeux de ceux qui ne peuvent comprendre la valeur inestimable qu'il attachait à ses connaissances nouvellement acquises du monde spirituel, au moins le récit de ses premières expériences prouve-t-il qu'il ne fut ni superstitieux ni halluciné; et quant à ceux qui répètent ce mensonge, si souvent réfuté, que les spirites redoutent les recherches scientifiques, les connaissances bien connues de M. Cathcart dans le domaine des sciences naturelles suffisent à repousser cette accusation.

Mais si de nombreux exemples déjà cités ne suffisent pas à prouver la sincérité d'esprit avec laquelle les hommes les plus distingués du parti spirite ont réclamé plutôt qu'évité les recherches, le suivant défi, qui n'a pas encore été relevé, parlera de lui-même. Si l'on prétend que sa publication bornée aux ouvrages spirites a empêché les autres savants d'en avoir connaissance, nous répondrons d'abord qu'il a été suffisamment connu et largement répandu, de façon à ce qu'on puisse en parler dans tout l'Ouest, et qu'ensuite le système général de la presse, à quelques nobles exceptions près, a été d'exclure de leurs colonnes tout ce qui peut venir en aide aux explications des spirites, et alors de les tourner en ridicule sous prétexte qu'ils n'ont rien à dire; on leur dénie le droit de se présenter devant le public et ensuite on affirme avec insolence qu'ils sont dans l'impuissance de rien avancer pour leur défense.

On trouvera la substance du défi de M. Cathcart dans la lettre suivante qui, après avoir été répandue dans l'Indiana par des circulaires imprimées, parut dans le *Spiritual Telegraph*.

Spiritual Telegraph, New-York :

Lettre de l'honorable Charles Cathcart.

Laporte, Indiana, 22 février 1857.

Messieurs les Editeurs. — Depuis que mon nom a paru dans vos colonnes, j'ai constamment reçu tant de lettres de demandes sur la manière d'obtenir nos manifestations que je suis forcé de dire aux curieux qu'il ne m'est plus possible de répondre séparément à leurs lettres, mais que si nous réussissons à obtenir de nouvelles informations sur des sujets utiles nous vous prierons de les publier. J'ai reçu aussi beaucoup de questions à poser aux Esprits qui viennent chez nous ; je vous prie de dire à ces correspondants que j'appellerai l'attention de nos amis les Esprits sur leurs communications, et que je leur laisserai faire les réponses qu'ils jugeront appropriées. S'ils n'en font pas, je ne puis leur donner d'ordres. C'est tout ce que je peux faire, pour ma part.

Je pense qu'avec un peu de soin toute personne intelligente peut se pénétrer de notre *modus operandi* d'après les deux articles qui ont paru sous ma signature dans vos récents numéros. Je vais toutefois décrire de nouveau, brièvement, notre façon de procéder.

Nous nous asseyons autour d'une table bien éclairée, formant un cercle de développement, comme nous disons, pendant environ dix minutes, la main gauche en contact sur la main droite du voisin, et ainsi tout autour de la table.

Rappelez-vous qu'il faut être passif et autant en paix que possible avec tout le reste de l'humanité. Il faut que le cercle reste tranquille et ne vienne pas en aide aux Esprits. Laissez les Esprits faire comme ils veulent, et vous serez surpris comme tout va mieux sans notre aide qu'avec notre aide. Si vous avez de bonne musique, faites-en, mais il faut qu'elle soit faite en dehors du cercle et par quelqu'un qui ne soit pas sous l'influence des Esprits. Notre expérience a prouvé que ces conditions sont absolument essentielles.

Parfois nous sommes trois personnes, parfois jusqu'à quinze. Au bout de dix minutes nous éteignons la lumière, et retirons nos mains ; nous nous asseyons à deux ou trois pieds en arrière, et généralement les manifestations commencent sur la table, les Esprits battant ou jouant sur tout ce qui s'y trouve : meilleurs sont les instruments, meilleure est la musique. Il n'y a rien de particulier qui soit nécessaire dans la chambre ou dans la maison. Tous les endroits et toutes les tables sont également bons pourvu que vous ayez des médiums et que vous puissiez exclure la lumière. J'ai lu des quantités

de livres mais il en résulte, de même que de mes rapports avec des spirites, des médiums, etc., que je suis bien certain qu'aucune explication raisonnable n'a été fournie qui nous démontre la manière ou les forces par lesquelles les Esprits produisent les phénomènes que nous voyons. J'ai étudié à fond la philosophie de la matière et j'ai acquis quelque habileté dans les expériences nécessaires pour comprendre les lois qui gouvernent ce que les savants appellent « les forces naturelles », mais je suis parfaitement en défaut quand j'essaie de concevoir comment ces manifestations spirituelles se produisent.

Je ne doute pas toutefois un seul instant qu'elles ne soient gouvernées par des lois aussi permanentes et fixes que celles de la gravitation et ne demandent que l'observation des conditions nécessaires à leurs manifestations, ni plus ni moins que quand on casse la tige d'une pomme sa chute s'ensuit inévitablement.

Vous pouvez juger de l'imbécillité des sceptiques de ce pays quand je vous aurai dit que pendant longtemps j'ai fait les deux propositions suivantes au public sans qu'il les accepte :

1° Que toute personne intelligente dépose cent dollars, j'en déposerai mille, et il sera permis et donné toute facilité pour éclairer la chambre, etc., pour prouver si ces manifestations sont faites par des moyens frauduleux. Dans le cas où on le prouverait, je m'engage à donner mes mille dollars aux pauvres ; dans le cas contraire, après essai bien convaincant, les cent dollars de la partie adverse iront aux pauvres ;

2° Il y a longtemps que j'ai offert publiquement une récompense de cinq mille dollars pour démontrer la fraude de la part de ceux qui viennent dans mes séances, en ouvrant des séances spéciales aux investigateurs et quoique centaines sur centaines, depuis les premiers jusqu'aux derniers du pays soient venus ici, aucun n'a été assez sceptique pour empocher les cinq mille dollars.

J'ai fait encore une autre offre aux citoyens de Laporte, savoir que l'on dépose deux mille dollars, contre pareille somme déposée par moi, qu'un tambour serait suspendu au plafond de la salle hors de l'atteinte de personne, que le cercle de Poston se tiendrait dans cette chambre et serait attaché, et que si le tambour n'était pas battu les deux mille dollars déposés par moi seraient dépensés en charité, mais que s'il était battu on disposerait des autres deux mille dollars de même manière. Tous les moyens possibles seraient pris par des verrous, des gardes, etc., pour empêcher la supercherie.

Le scepticisme d'une ville de six mille âmes ne fut pas assez fort pour s'exposer à risquer de donner deux mille dollars à ses pauvres.

A vous sincèrement.

Charles W. CATHCART.

L'esprit généreux avec lequel M. Cathcart proposa de fortes sommes d'argent, offrant ainsi la plus irrésistible des tentations pour faire découvrir ses propres prétentions, ne laisse aucune excuse aux calomniateurs pour vilipender ceux qui s'occupèrent avec lui de ces questions. Les immenses sacrifices continués pendant des années par Koons et par Tippie, la longue et indiscutable fidélité de MM. Davis et Poston sont aussi de fortes preuves de leur désintéressement. Outre cet ensemble de preuves irréfutables et le témoignage des manifestations elles-mêmes, les médiums étaient, pour la plupart, des enfants, absolument incapables, si l'eut fallu, de pratiquer une suite de déceptions si habiles et systématiques.

Que reste-t-il donc comme point vulnérable ? L'auteur de ce livre aurait-il pu avoir la hardiesse de citer des noms de localités et de personnes n'ayant jamais existé ? Mais nous les avons rapportés avec les noms des témoins, et avec une telle abondance de détails connus de centaines et de milliers de personnes encore vivantes que nous pouvons nous attendre à chaque instant à les voir intervenir pour approuver ou désapprouver nos affirmations.

S'il ne s'est trouvé personne dans de telles circonstances pour réfuter nos récits, quels sont les directeurs de l'opinion publique, soit dans la presse, soit dans les facultés, soit dans la chaire qui peuvent oser nous opposer leurs dénégations ou leurs solennelles platitudes contre un phénomène qui comporte un tel ensemble de témoignages d'une telle importance et d'une telle sincérité ? Où sont les sages philosophes qui prétendent expliquer tous les mystères de la nature et ne peuvent que nier purement le soulèvement des corps et la danse des tables ? Sont-ils beaucoup plus élevés dans l'échelle des connaissances que « l'ânesse de Balaam » de Charles Cathcart ?

Pour traduction conforme : G. BERA.

LA MÉDIUMNITÉ DE Mme THOMPSON

par le professeur W. H. MYERS de Cambridge (Angleterre).

Le 16 juillet, au soir, dans une réunion tenue dans la *Westminster Town Hall* par la société des recherches psychiques, le professeur Myers a fait un compte rendu très intéressant des hautes facultés médianimiques de Mme Thompson, à l'état de trance, et d'autres phénomènes extraordinaires qui la concernent.

Après avoir exprimé sa reconnaissance envers M. et Mme Thompson, le professeur Myers ajouta qu'il remerciait de tout cœur les êtres, beaucoup supérieurs à nous-mêmes, qui l'avaient aidé dans ses efforts pour obtenir d'aussi favorables résultats avec le concours de Mme Thompson. Il dit, en outre, qu'il avait de grandes obligations envers M. Thurstan qui avait, à

l'aide des classes qu'il avait organisées il y a quelques années dans le but de favoriser l'expansion des facultés psychiques, contribué à développer la médiumnité de Mme Thompson et lui avait facilité le moyen de lui être présenté.

Pendant deux années consécutives, Mme Thompson à consacré une grande partie de son temps à aider le professeur Myers dans ses recherches scientifiques, et la culture de ses facultés psychiques et de son état de trance ont servi largement à élever ses facultés physiques et spirituelles; ainsi que l'atteste M. Myers lui-même, qui déclare que cet état de susceptibilité psychique est une fonction tout à fait normale qui ne peut être que favorable à celui qui sait l'exercer avec jugement. Il recommanda à tous ceux qui avaient le désir de propager l'œuvre, de suivre l'exemple de M. Thurstan de former des cercles ou d'essayer par eux-mêmes, dans le but de développer leurs facultés psychiques. Il certifia que les trances de Mme Thompson étaient sincères et vraies et qu'elles favorisaient les communications, mais qu'à l'état de veille, elle a aussi des visions, qu'elle entend des voix ; c'est-à-dire qu'elle est clairvoyante et clairaudiente, et qu'elle a la conscience d'être dirigée et guidée par les esprits qui s'associent à elle. — Son principal contrôle (guide) a été pendant ces deux années, une de ses petites filles nommée « Nellie » qui a ainsi mené une vie pour ainsi dire terrestre avec sa mère. Nellie mourut toute enfant et a, dit-elle, depuis sa désincarnation, reçu les soins et l'éducation nécessaires pour lui permettre d'entretenir ces communications, d'une dame « Cartwright » qui, de son vivant, avait été l'institutrice de Mme Thompson.

M. Myers était, dit-il, parfaitement convaincu que « Nellie » n'était pas une simple personnalité de sa mère mais bien une individualité distincte.

Il résulte du témoignage même de M. Thompson que cet état de trance se manifesta chez Mme Thompson peu de temps après son mariage et qu'il avait cherché de la faire revenir a elle-même, en la secouant. Mais, n'ayant pu réussir et étant dans une grande perplexité d'esprit, à cause de son ignorance du spiritualisme, M. Thompson écrivit au père de sa femme pour lui demander un avis, et celui-ci lui répondit « de n'y faire aucune attention — que sa mère était absolument de même » ; ceci confirme une fois de plus le fait que les facultés particulières qui sont nécessaires à la médiumnité semblent être héréditaires.

En étudiant les phénomènes manifestés par la médiumnité de Mme Thompson, M. Myers s'était considérablement aidé de l'expérience acquise par le Dr Hodgson avec Mme Piper ; et quoiqu'il y ait eu tout d'abord dans ces manifestations un manque de précision, le professeur déclare que toute indécision avait désormais disparu. Dans ses expériences il exigeait que « Nellie » ne lui fît jamais de question ni ne dît rien de vague. On l'avait

prévenue aussi de ne faire aucune attention aux erreurs qu'elle pourrait commettre, que tout ce qu'elle dirait serait annoté pour ce que cela vaudrait ; de cette manière elle parvint à savoir ce qu'on désirait et à se mettre en rapport avec des esprits élevés. On avait prédit à « Nellie » qu'elle était appelée à monter dans une autre sphère et que d'autres esprits plus capables qu'elle prendraient soin de sa mère. Cette prédiction s'accomplit en effet. M. Myers fit remarquer, ce qui arrive d'ordinaire avec les médiums, que Mme Thompson n'obtient pas souvent des communications des esprits du monde invisible auxquels elle s'intéresse le plus. C'est ainsi que malgré tout son désir de réussir avec « sir William Crookes », elle ne put en obtenir que des choses très triviales. Bien que tout d'abord les communications faites par « Nellie » n'eussent qu'une médiocre importance, celles qui suivirent révélèrent chez elle, à un haut degré, le pouvoir de sa clairvoyance. En voici un frappant et remarquable exemple :

Certain jour, elle déclara que sa mère avait été dans un grand magasin de nouveautés et que le commis qui l'avait servie était un voleur. Elle y avait acheté des essuie-mains pour la valeur de 3 sh. 2 d. ; elle avait donné 2 florins au commis qui était allé à un autre comptoir et y avait fait une note de 1 sh. 2 d. ; qu'il avait ainsi mis 2 sh. dans sa poche et avait rendu à sa mère 10 d. sans lui remettre de facture. « Nellie » déclara énergiquement avoir vu le fait. Quand Mme Thompson revint à elle-même et qu'on lui eût dit ce que « Nellie » avait révélé, elle envoya aussitôt chercher le paquet qu'elle avait acheté et qui n'avait pas été ouvert et quand on l'eut délié, elle n'y trouva pas la facture. Sur les instances de « Nellie », Mme Thompson se rendit au magasin et demanda à parler au directeur. Elle lui fit part de son achat, lui affirma qu'un vol avait été commis par son employé, sans pouvoir toutefois certifier qu'elle avait vu le vol se commettre. Le directeur fit venir le caissier, examina avec lui les reçus des achats faits dans la journée et trouva en effet un reçu de la valeur de 1 sh. 2 d. Mais non pas celui de 3 sh. 2. Le commis fut mandé et interrogé ; il dit d'abord n'avoir aucune connaissance du fait, mais il finit par avouer sa faute et il fut congédié. Il était impossible que Mme Thompson ait pu voir ce que le commis avait fait et M. Myers ajouta que son opinion personnelle était que Nellie avait vu le vol se perpétrer et que sa faculté de vision indépendante était parfaitement établie et prouvée par ce fait ; qu'en outre il avait été voir le propriétaire du magasin et qu'il possédait la preuve évidente des faits qu'il venait de publier.

Le professeur Myers cita d'autres phénomènes également intéressants et lut un rapport détaillé que lui avait adressé le professeur Moutonnier de Paris, relatif à son entrevue avec Mme Thompson à Monte-Carlo.

Les communications remarquables qu'avait reçues ce dernier l'autorisaient à déclarer qu'il était entièrement convaincu de la sincérité de

Mme Thompson, que les phénomènes obtenus par l'influence des esprits ne pouvaient s'expliquer ni par la théorie de l'activité de la personnabilité subconsciente de Mme Thompson, ni par la télépathie.

Le Dr Richard Hodgson avait manifesté toute la satisfaction qu'il avait éprouvée en lisant quelques-uns des rapports de M. Myers sur ses expériences avec Mme Thompson et il avait été frappé de la ressemblance qui existait, sur un grand nombre de points, entre Mme Thompson et Mme Piper. Il dit qu'il était surtout désireux de trouver les causes de l'obscurité qui entravent si souvent les efforts, pour communiquer avec les esprits du monde invisible et qu'il cherchait à découvrir les conditions qui gouvernent ces choses ainsi qu'à se rendre compte comment il est possible d'écarter les obstacles et de faire disparaître la confusion avec les intrus.

En réponse à une question qui lui fut posée, le Dr Hodgson dit qu'il ne pensait pas que « l'Ego secondaire » de Mme Piper avait fait évoluer le Dr Phinuit ; il avait la conviction que le Dr Phinuit était une personnalité réelle ; qu'il ne pouvait en dire plus, mais qu'il avait reçu des communications de ses amis pendant ces dernières années et qu'il était absolument convaincu de leur existence indépendante comme de leur identité.

Extrait du « *Light* » professeur C. MOUTONNIER.

HYMNE A LA MORT

Je viens te rendre hommage, ô grande calomniée!

Tu n'es pas la hideur que les hommes représentent.

Tu n'es pas le spectre qui fait peur; la femme noire et décharnée qui pose son doigt glacial sur notre cœur en lui disant : Tu cesseras de battre.

Tu es blanche, lumineuse, souriante.

Ta beauté est surhumaine.

Tu es une messagère d'amour.

Tu es l'être qui nous aime le mieux et que nous avons le mieux aimé.

Tout animée de sollicitude tendre, tu viens nous endormir doucement pour nous enlever à la dernière étreinte de la chair malade qui s'attache à notre âme, désespérément, afin de se soustraire à la corruption.

Tu es la victoire de l'esprit sur la matière.

Nous prenant dans tes bras comme un enfant nouveau-né tu nous portes vers une autre rive et tandis que sur la terre on ferme les yeux du cadavre, tu ouvres ceux du **vivant** pour lui faire contempler d'incomparables clartés.

Plus de froid, plus de faim, plus de misère pour ceux qui ont aimé.

Plus de massacres, plus de hurlements de fauve — à mort! — à quelque race que l'on appartienne. Plus de criminels blasphèmes.

Ton mot de passe est *Egalité*, car l'âme universelle a donné son étincelle vie à tout ce qui palpite, et elle est **Une**.

Mais ceux qui restent sur la terre, isolés, meurtris, en larmes!

Oh! la mort sait bien qu'il n'est pas de joie sans la joie des autres. Le plus bel apanage de celui dont elle a fait *le vrai vivant* sera de venir prouver à la terre l'éternelle évolution de tout être, d'épandre les pleurs sur les cœurs comme une pluie féconde pour des floraisons nouvelles d'amour et de progrès sans fin.

O Mort! Tu es une grande éducatrice! Tu es la Lumière.

Tu es la **Pitié**!

RUFINA NŒGGERATH

SÉANCE DE MATÉRIALISATION A PARIS

AVEC MME CORNER

On recommence à parler beaucoup de Mme Corner, la Florence Cook de William Crookes, depuis quelque temps. Après avoir occasionné, par les apparitions mémorables de Katie King, l'émotion considérable que l'on sait, elle était retombée presque dans l'oubli que vingt-cinq années de retraite et de silence entraînent avec elles. Cependant ses familiers disaient que sa médiumnité célèbre n'était pas évanouie avec le fantôme de Katie King. Une tournée récente, que Mme Corner entreprit en Europe, ramena l'attention de son côté. La « Revue » a enregistré plusieurs séances où elle fut le médium. Pour des raisons que les initiés connaissent, les résultats de ces séances ne furent pas tous également satisfaisants. La médiumnité de Mme Corner fut discutée. Nous ne voulons faire aucune allusion au passé lointain, mais enfin, il était possible, et c'est un fait admis par tous les spirites, que le médium le plus favorisé ait pu perdre ses dons spirituels. Etait-ce le cas de Mme Corner? C'est ce que se sont demandés plusieurs personnes qui suivent avec passion le mouvement et les progrès de la science la plus vieille et la plus ignorée qui soit au monde.

Une Anglaise, miss Mack Wall, entreprit au cours de l'hiver dernier de résoudre cette question. A l'exemple de son illustre compatriote Crookes, elle invita Mme Corner à venir chez elle, à partager son existence quotidienne, et après avoir formé sa conviction par une fréquentation de tous les instants, elle vint raconter elle-même, à la Réunion générale de l'Alliance Spiritualiste de Londres, tenue le vendredi soir, 6 avril 1900, à Saint-James Hall, sous la présidence de l'éditeur bien connu M. E. Dawson Rogers, les résultats de ses expériences.

Notre but n'est pas de donner ici un compte-rendu, même abrégé, de

cette réunion. Toutefois il est utile à ce qui va suivre que nos lecteurs sachent que le rapport de Miss Mack Wall fait ressortir sur l'état actuel de la médiumnité de Mme Corner, auquel il est favorable d'ailleurs, plusieurs points intéressants. Il y a lieu, d'après elle, de tenir compte, dans les phénomènes qui se produisent et dans une certaine mesure, de la théorie animique. C'est ainsi qu'elle admet, et cela d'après l'explication même fournie par les guides du médium, qu'au début du phénomène, et dans le cas où l'opérateur est un Esprit inexpérimenté, il y a simplement extériorisation du médium. Elle cite à ce propos un fait très typique, où au cours d'une matérialisation mal conduite par l'Esprit opérant, le médium en transe sortit du cabinet à la place de l'Esprit, et fut violemment projetée sur le plancher, où elle resta inanimée. Elle fut relevée couverte de contusions. Autre point à signaler : On sait que les Esprits familiers actuels de Mme Corner sont « le Capitaine », qui reste invisible, et joue le rôle de directeur des séances, et « Marie », une forme féminine, qui se montre fréquemment. Il paraîtrait que, par suite d'un chassé-croisé qui se serait produit chez miss Mack Wall entre les séances de Mme Corner et celles des dames Giddins, autres médiums, un des guides de Lily Giddins, une petite fille volontaire et mal élevée, connue sous le nom de « Su-Su » ou « Sou-Sou », douée d'un grand pouvoir magnétique, aurait en partie accaparé Mme Corner, et neutralisé parfois les efforts de ses guides habituels ; d'où quelques insuccès.

Tels étaient donc les derniers renseignements fournis sur la médiumnité de Mme Corner, lorsque, sur l'invitation de plusieurs personnalités notables de la science et du monde parisien, elle se décida à venir dans notre capitale faire de nouveau constater ses pouvoirs. Parmi les personnes que passionnait le plus cette recherche, se trouvait une de nos plus dévouées spirites militantes, charmante autant que distinguée, Parisienne par alliance, Anglaise par origine, et qui comme Miss Mack Wall voulut en avoir le cœur net, et engagea Mme Corner à passer plusieurs semaines dans sa charmante habitation de la rue Weber, et à vivre dans son intimité. A la suite de six ou sept séances absolument privées, Mme de Laversay, bien convaincue à son tour que la fraude et la supercherie n'avaient rien à faire avec les phénomènes produits, élargissait quelque peu le cercle de ses privilégiés, et conviait les signataires du présent procès-verbal à se rendre compte « de visu » des faits qui se passaient à ses séances.

Par suite donc de cette invitation, le dimanche 22 juillet 1900, à 9 heures du soir, les personnes dont les noms suivent se trouvaient réunies dans le salon du petit hôtel de Mme de Laversay. Outre l'hôtesse et le médium, le prince Wiszniewsky et la princesse Wiszniewska, M. le Dr Bécour, et Mme Bécour, Mme Leymarie, femme de notre sympathique directeur, M. Béra et Mme Béra, M. Cote, M. Martins Velho.

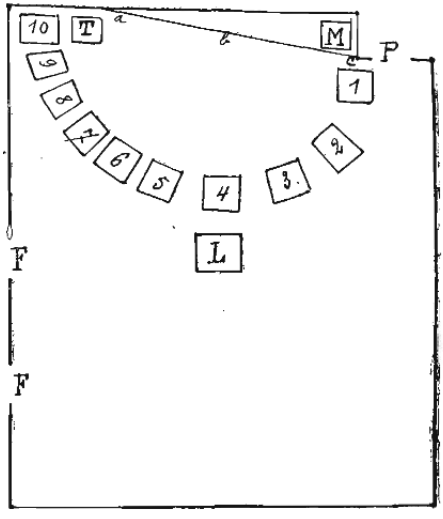
Tous les Parisiens se rappellent les chaleurs excessives dont nous avons joui vers la fin du mois de juillet. Cette journée de dimanche avait été une des plus chaudes de la série, et la température de la soirée était accablante. C'était une condition défavorable. Néanmoins le médium ne voulut pas ajourner la séance, en raison de son prochain départ. A 9 h. 1/4 les invités se rendaient donc dans la salle des séances, située au deuxième étage, où un cabinet était disposé, et se plaçaient dans l'ordre indiqué sur le plan.

Le cabinet était formé dans l'angle proche de l'unique porte de la pièce, par deux rideaux *ab* et *bc* d'étoffe épaisse et sombre tombant du plafond au tapis (1). Les murs, ainsi qu'il a été constaté, sont pleins, sans placard, ni porte dissimulée. Pas de trappe au plafond ni au plancher.

LÉGENDE

1. Prince Wiszniewski.
2. Mme de Laversay.
3. M. Martins Velho.
4. Princesse Wiszniewska.
5. Mme Béra.
6. M. Béra.
7. Mme Leymarie.
8. Dr Bécour.
9. Mme Bécour.
10. M. Cote.

T. Table.
M. Médium.
L. Lampe.
P. Porte.
F.F. Fenêtres.
a. b. c. Rideaux



L'intérieur du cabinet est visiblement nu. Une chaise unique occupe seule le petit côté du triangle. Cette chaise est clouée au plancher. C'est là que s'asseoira le médium.

Mme Corner prend sa place. C'est une femme d'une quarantaine d'années environ, brune, les cheveux très noirs, petite de taille, mais forte. Elle est vêtue d'une robe foncée, décolletée, les manches courtes avec une dentelle blanche flottante vers le coude. On lui lie les mains avec un fort ruban de fil neuf. Le ruban serre d'abord chaque poignet très fortement, puis les mains sont réunies avec un jeu de dix centimètres environ d'intervalle. La

(1) Les rideaux qui ouvraient au milieu avaient 2m45 de largeur.

taille est prise de même dans un ruban noué au dossier de la chaise, enfin le ruban des poignets est rattaché à celui de la taille. Tous les bouts libres des rubans sont cachetés sur une carte. Dans cette situation le médium ne peut ni se lever, ni se servir de ses mains à plus de dix centimètres de son corps. Elle a toutefois la liberté de s'éventer, vu la chaleur suffocante du cabinet.

Cela fait, les lumières sont éteintes, à l'exception de la lanterne L garnie de papier rouge, et dont la lampe est tenue très bas. La clarté est suffisante pour que personne ne puisse quitter sa place sans être aperçu de tous, mais on ne distingue plus les couleurs ni les traits du visage.

Les assistants forment la chaîne. Il est donc doublement impossible à qui que ce soit de se glisser par la seule ouverture P dans le cabinet.

Dix minutes se sont écoulées à peine lorsque l'on entend la voix du « capitaine ». C'est une voix rauque et peu naturelle. Il ne s'exprime qu'en anglais. Il gourmande le médium qui agite son éventail, et lui dit que ce mouvement entrave son travail. Une courte discussion s'engage entre lui et Mme Corner, qui se termine par la chute de l'éventail, violemment projeté à l'ouverture des rideaux en *b* et qui vient très adroitement tomber dans l'intervalle entre 7 et 6, sans toucher personne. Il en est de même du collier du médium qui vient, quelques instants après, tomber sur les genoux de la princesse W..... Puis un grand bras blanc et nu jusqu'à l'épaule apparaît en *b* à la hauteur de 2 mètres environ du sol. Quelques instants après « Marie » se montre à l'ouverture *a*, extrémité gauche des rideaux. Ce point est éloigné d'environ 2 m. 50 de la chaise du médium et c'est là que se produisent presque constamment les apparitions de « Marie » pendant cette soirée. Néanmoins, à plusieurs reprises, elle a été vue très nettement en *b* et même en *c*, mais dans ce dernier cas, il se produit toujours une altercation entre elle et le « capitaine » qui prétend qu'on empiète sur sa place.

Autant que je puis distinguer « Marie », elle est plus grande que le médium de toute la tête, souple, élancée et blanche de peau. Elle porte une longue robe blanche à grands plis, elle est très décolletée et a les bras nus qui paraissent très bien faits. Il n'en est pas de même du visage qui me paraît comme une tache blanchâtre, très longue. Je n'ai pu distinguer la coiffure. « Marie » s'exprime en français. Elle chuchote plutôt qu'elle ne parle. Il m'a toujours semblé que son français était correct et différait sensiblement, comme accent et tournure, de celui du médium que j'ai fait causer à l'issue de la séance à plusieurs reprises.

Parmi les divers incidents qui se sont produits, je me souviens des suivants. M. Côte placé en 10 (Voir le plan) a donné à « Marie » une boîte de bagues, que celle-ci a portée au prince W... placé en 2. Celui-ci est un favori de « Marie ». Plusieurs fois, nous dit-il, il a pu toucher ses mains,

son visage et sa poitrine ; une fois, il a senti une grosse main d'homme, qu'on croit être celle du « capitaine ». Un carton lumineux est placé sur la table T. « Marie » le prend et l'approche de son visage, mais sans grand succès d'éclairage pour moi. Sur cette même table, elle prend un crayon et du papier et avec ce bruit sec et automatique et ces mouvements brusques et mal réglés que connaissent tous ceux qui ont vu faire de l'écriture mécanique par des médiums, elle trace rapidement quelques mots d'adieu.

A ce moment, on distingue la voix de « Su-Su » qui désire faire son apparition. A la suite d'une légère discussion, elle est congédiée par le « capitaine » et « Marie » qui la traitent dans une langue plutôt verte. Finalement, un homme petit et brun, que je distingue mal, apparaît à deux reprises en *a*. Sa présence paraît jeter du trouble dans les manifestations, qui s'affaiblissent de plus en plus malgré la recommandation qui nous est faite de soutenir une conversation animée. Le carton lumineux est rejeté par l'ouverture *b*, et aussitôt se produisent en cet endroit du cabinet plusieurs feux follets qui voltigent. Puis, après un assez long repos, le capitaine annonce la fin de la séance, recommande quelques soins à donner au médium et fait ses adieux.

Les lumières sont rallumées et les assistants constatent que le médium se trouve assise et liée sur sa chaise comme au début de la séance. Les nœuds sont intacts ainsi que les cachets, et ma voisine, Mme Leymarie, m'affirme qu'aucun pli des rubans ne trahit un effort de la part du médium pour faire glisser ses liens.

Convaincus et incrédules peuvent également, à mon sens, trouver matière à argumenter sur cette séance. Les derniers feront remarquer que l'obscurité était trop grande pour que l'on puisse bien distinguer les traits, que l'obligation de causer favorise et masque les bruits du médium qui se travestirait, que le temps qui précède et surtout celui qui suit les apparitions pourrait bien être utilisé par le médium, que la ventriloquie peut expliquer les voix, et l'adresse les déguisements, étant donné que les « Esprits » n'ont point franchi les rideaux une seule fois.

Les spirites feront remarquer qu'on ne pouvait attendre mieux d'une séance où les éléments étaient hétérogènes, qu'il est absolument certain, en raison de l'honorabilité de l'hôtesse, qu'aucun compère n'a pu se glisser dans le cabinet, et que le médium, n'ayant pu se débarrasser de ses liens, ne pouvait jouer avec ou sans costumes et masques, les rôles assumés. D'autres, mieux placés, diront leurs impressions. Pour nous, nous avons rapporté fidèlement ce que nous avons vu, sans rien diminuer ni ajouter, et sans nous charger de rien expliquer.

G. Bèra.

Durant vingt-huit ans d'étude et de pratique spirite nous n'avons jamais rencontré de médium à matérialisations et nous acceptons avec reconnaissance l'invitation de l'aimable présidente de l'Alliance universelle des femmes pour la Paix qui nous présente à Mme de Laversay.

Nous écoutons le récit de quelques faits se rapportant à Mme Corner et nous examinons ce médium si étrangement, si merveilleusement doué. Sa robe sombre décolletée en carré, garnie de dentelle à l'encolure et aux bras est ajustée.

Mme Corner est sympathique, elle se prête de bonne grâce à toutes les ligatures et fait même remarquer qu'il est préférable d'ajouter de nouveaux liens à ceux qui déjà paralysent une partie de ses membres. On relie ses mains à sa taille.

Nous ne referons pas le schéma présenté par M. Bera, nous en reconnaissons l'exactitude. Nous sommes placés M. Becour et moi aux nos 8 et 9. M. Becour tient la main de Mme Leymarie et la mienne, je donne l'autre main à M. Côte qui est tout proche de la petite table T et de la draperie A.

On nous recommande de ne point quitter la chaîne, de converser d'une façon discrète et de ne jamais chercher à saisir l'esprit.

Sur la table T se trouvent du papier, un crayon, une boîte contenant cinq bagues, en dessous de la table est une plaque de magnesium la partie éclairée retournée contre la muraille.

L'obscurité est mitigée par la lanterne rouge. Je fais abstraction de toutes idées antérieures, ce nouveau phénomène devant être observé avec impartialité.

La voix du capitaine, éraillée, étrange, gourmande le médium. J'entends le froissement de l'éventail qui est violemment projeté entre la draperie B.

La séance de matérialisation commence, malheureusement je n'ai pu classer les phénomènes qui se produisent rapidement et durent peu.

Une forme féminine grande et svelte, d'une lumineuse blancheur apparaît tour à tour aux trois issues du rideau et se présente surtout en A et B.

Longue et mince une première fois, ramassée, enveloppée de voiles qui nous semblent amoncelés, elle apparaît une seconde fois en B.

Puis les manifestations se concentrent et s'affirment à l'angle A. L'esprit nommé Marie ouvre la boîte posée sur la table. M. Côte constate que Marie a enlevé les cinq bagues qu'elle contenait.

Plus tard, sur la demande d'une des dames présentes, Marie consent à me remettre les bagues.

J'éprouve l'impression très nette d'une main chaude aux doigts effilés qui me prend la main, y dépose les bagues et replie mes doigts avec insistance pour ne pas laisser glisser les objets qu'elle rapporte. Cette main est douce, ses mouvements sont très rapides, sans brusquerie, mais quoique je dis-

tingue bien mes voisins, je ne vois pas la main dont je sens l'attouchement, je ne vois rien s'y rattachant.

Peu après la draperie A se soulève, très près de moi Marie apparaît. Le bras nu levé en une pose très gracieuse, les épaules nues aussi sont d'une forme superbe.

Maintenant Marie se penche sur la table T; j'entends l'écriture hâtée et saccadée, puis le papier vivement retourné sur lequel elle écrit de nouveau.

A l'issue de la séance nous y lisons ces deux phrases.

« Je vous remercie de votre bien.....

« Je vous fais mes adieux.

Marie vient prendre la plaque de magnésium, la draperie A soulevée nous laisse voir la plaque sur la muraille, bien au dessus de notre tête, une main d'enfant s'y dessine.

La voix de Marie s'élève irritée contre l'esprit *Sou-Sou* dont on nous explique l'intrusion.

La plaque, jetée hors du rideau, tombe près de 8; nous voyons des lueurs.

Peu après une forme masculine étrangement costumé, déjetée, rabougrie, apparaît quelques secondes.

Cette apparition évoque en moi l'idée d'un être de l'au-delà déjà entrevu en un autre genre de manifestations, je cherche en vain. Il se montre une seconde fois. Cet être étrange rappelle à M. Bécour, Triboulet, le fou de François Ier, qui lors de nos débuts spirites s'incarna souvent dans un médium dont il transformait le visage et le corps et qui donna des scènes pénibles et pathétiques, ne se rapportant en rien du reste à la légende connue.

En me rendant chez notre aimable hôtesse, Mme de Laversay, j'avais prié mentalement un personnage du xive siècle qui aida mes débuts spirites et me donna les preuves *incontestables* d'une protection efficace, de se manifester d'un façon quelconque.

Ce personnage a-t-il poussé Triboulet à apparaître?... Je n'ose rien préjuger à ce sujet. Y a-t-il eu simple coïncidence?... Il eût fallu d'autres séances pour élucider la question.

La séance se termine peu après; les liens qui emprisonnent Mme Corner sont intacts, tandis qu'elle va respirer au dehors, je m'assieds sur sa chaise. Il est impossible que, seule, vêtue comme elle l'est, elle ait pu se grimer et apparaître très grande, d'une blancheur lumineuse, être à la fois Marie et un homme difforme, puis montrer une main d'enfant.

Mme Corner est petite, Marie est grande. Sa taille varie à chaque apparition, c'est comme un corps mal formé dans sa partie inférieure qui semble flou.

A 2 m. 50 du médium, par la draperie A, Marie s'est montrée plusieurs fois et nous n'avons remarqué, durant ces courtes et fréquentes manifestations, aucune ressemblance avec Mme Corner.

J'ai pu intervertir l'ordre des phénomènes, mais j'affirme les avoir vus tels que je les ai décrits.

La bonne foi de Mme Corner ne peut être mise en doute dans le milieu où elle se trouvait et avec les précautions qui avaient été prises.

J. BÉCOUR (PAUL GRENDEL).

J'ai vu les matérialisations relatées plus haut, grâce à l'aimable intervention de Mme la princesse Wisniewska et de Mme de Laversay qui, comme nous étudient les lois inconnues.

— J'ai vu plusieurs fois les formes psychiques à moins d'un mètre de distance de ma chaise et à près de 3 mètres de celle du médium lié, attaché, et vérifié par moi.

Je déclare que Florence Cook (MM. Corner) est toujours l'excellent médium dont s'est servi l'illustre savant W. Crookes pour étudier les plus beaux phénomènes d'une doctrine plus belle encore.

Dr BÉCOUR.

A PROPOS DE MÉDIUMS

Il y a de cela vingt ans passé.

Un délégué d'extra-terre se présenta à moi par le phénomène d'incarnation. Dans le langage le plus élevé il m'annonça l'œuvre de « La survie », long travail pour lequel j'étais désignée. Je devais publier les messages et les phénomènes des Invisibles destinés à nous instruire de la grande loi d'amour toute puissance et des relations existant entre les mondes. J'obéis et j'acceptai la mission de protéger les médiums sincères, de les faire comprendre. Ces interprètes nous prouveraient de diverses manières l'ingérence des intelligences de l'Espace parmi les Terriens, l'enchaînement qui relie les mondes, le pourquoi de la souffrance, la raison de l'existence, l'évolution de tout être, et le beau devenir de l'homme.

J'avais amassé déjà, pendant de longues années, un stock très respectable de phénomènes de tout ordre : phénomènes de table, écriture directe, musique, voix de l'au-delà, incarnations, mouvements sans contact, lévitation, apports, matérialisations, moulages.

Je dois confesser qu'au début de mes études je m'étais montrée rebelle à toute confiance en ce que je croyais être le surnaturel, l'illusion, la fraude. Je me suis laissé entraîner pourtant par des spirites déterminés auxquels je

ne pouvais refuser ni bonne foi, ni intelligence, et je me hasardai à m'embarquer sur une mer inconnue que je croyais pleine de dangers... pour la raison humaine.

Ma pauvre petite barque fut sur le point de chavirer au milieu des écueils de l'animisme, de problèmes troublants, de phénomènes tronqués et de fraudes d'esprits, plus redoutables que celles des médiums. Je demandais à retourner au rivage tranquille, quand des clartés, enfin, me firent relever la tête et reprendre mes avirons.J'accueillis donc bien l'esprit qui vint me proposer le travail de « La survie » ma conviction étant devenue absolue.

Pourtant je comprenais plus que jamais combien nous savons peu, et ce qu'il nous reste à faire !

Mon incrédulité d'il y a trente ans me donne une indulgence grande pour tous ceux qui ne peuvent accepter nos phénomènes, surtout le phénomène de matérialisation. Rien dans notre éducation ne nous prépare à ces merveilles, bien au contraire ! Les dogmes religieux, leurs châtiments, leur enfer, — lieu de supplices *éternels* — nous enveloppant de ténèbres,repoussent les terrifiés qui se sauvent, comme l'on se sauverait d'un brasier, pour aller se perdre dans le désert, dans le néant !...Oui, plutôt le néant !

Mais les âmes élevées sont affamées d'idéal. Et si cet idéal, que l'on croit être l'irréalisable rêve, prend un corps, devient science, grâce aux recherches des savants s'appuyant sur des faits d'une matérialité brutale,glorifions hautement ces savants.

Camille Flammarion n'a-t-il pas franchi les barricades qui séparent les mondes (1) pour prouver la solidarité partout ? Pour prouver qu'il n'y a qu'un Dieu – âme universelle — pour *tous* les êtres, et que ce Dieu est bon » ?

William Crookes n'a-t-il point affirmé la matérialité momentanée de nos correspondants de l'espace descendant de leurs sphères pour nous prouver l'immortalité ?

Glorifions aussi les nobles médiums, — ces sacrifiés — qui prêtent leurs molécules vivantes, leur fluide vital à nos beaux phénomènes, car par leur constitution ils deviennent des instruments indispensables. Et cela au prix de quels dangers ! Des imprudents, des ignorants, des curieux malveillants ne voulant pas reconnaître les conditions nécessaires pour obtenir des matérialisations peuvent, par un acte brutal, empêcher les molécules, le fluide animalisé du médium de lui être rendus.

Mais si le premier de nos devoirs envers nos inspirateurs de l'espace est de protéger leurs intermédiaires, de les aimer, il n'est point assez de blâme pour les sacrilèges qui se jouent de sublimes efforts.

(1) *Pluralité des existences.*

On prétend que ceux-là se recrutent surtout parmi les médiums qui se font payer. Suivant mes observations, c'est une erreur.

Le médium amateur, d'un amour-propre excessif, généralement, profitant de la confiance que son désintéressement inspire, s'oublie facilement et ne peut continuer longtemps ses inqualifiables plaisanteries. J'en ai connu de très habiles qui, pour arriver à faire croire à la volonté de parents décédés, s'exerçaient à imiter divers phénomènes, particulièrement l'écriture directe. D'autres contrefont des phénomènes par pur besoin de mensonge, mais ils se trahissent eux-mêmes, souvent avant d'arriver à leur but, ou bien plus tard, par amour-propre toujours, ils ne peuvent résister à l'envie de raconter leurs tours, riant bien en se rappelant « les têtes » de leurs dupes.

Quant au médium vraiment doué il sait trop bien à quoi il s'expose pour risquer légèrement, s'il était découvert, de perdre son honneur, ses moyens d'existence. Et puis s'il avait *l'habileté* — non la *médiumnité*, et qu'il n'ait d'autre mobile que l'argent, il donnerait des représentations intitulées : — Trucs du spiritisme — et il serait couvert d'or par nos antagonistes. Que d'argent n'a-t-on pas offert aux médiums pour leur acheter leur *savoir faire* !

A ce sujet je me rappelle un article d'un célèbre physicien dans les *Annales psychiques*. — Il y a longtemps de cela. — Je n'ai point sous les yeux le nom du physicien. Il se faisait fort de démontrer et d'imiter sur ses ardoises les trucs de Slade. Si Slade eût connu ces trucs, ils lui eussent rapporté de jolis profits sans avoir besoin de mettre sa médiumnité en cause.

L'imitation des prétendus faux sur ardoise de Slade m'ont fait beaucoup de peine à moi qui ai obtenu de si beaux phénomènes de ce puissant médium. J'en citerai un à propos d'écriture.

J'avais conduit chez lui un incrédule, M. Lagrave. Après divers phénomènes stupéfiants, M. Lagrave demanda si un esprit pourrait répondre à une pensée non exprimée. Cela étant accepté, nous entendîmes le bruit d'un crayon écrivant entre les deux ardoises ficelées, cachetées, apportées par l'incrédule lui-même qui put bientôt lire cette réponse :

— « Oui, Monsieur, je crois qu'il pleuvra demain. »

. . . . . .

M. Lagrave avait demandé : « Pleuvra-t-il demain ? »

Je demande à mes lecteurs s'ils connaissent un crayon assez génial par lui-même, pour répondre aussi clairement à une question mentale spontanée.

Je les renvoie aux études du Dr Gibier.

Il a été grandement question au mois de juillet à Paris de la réapparition de Mme Corner, Florence Cook, ancien médium de William Crookes. Mon départ de Paris m'a malencontreusement empêchée de faire chez moi, par

son intermédiaire, des expériences avec des psychistes sérieux. Je suis donc privée de vous offrir mon compte rendu, mais la bonne grâce avec laquelle Mme Corner se prête aux garanties les plus rigoureuses qu'on puisse imaginer, les grands coups que j'ai entendu frapper autour d'elle, certains phénomènes que je ne puis relater parce qu'ils n'ont point eu lieu chez moi, me font bien augurer d'elle.

De mes amis dignes de foi m'ont raconté qu'aussitôt arrivée, elle avait à table, à la fin du dîner, produit un phénomène de déplacement d'objet sans contact, au moment où l'on s'y attendait le moins.

A l'extrémité de la table était assis un jeune homme qui ne prenait poin part à la conversation engagée entre la maîtresse de la maison, un invité et et Mme Corner. Le jeune homme se leva et sortit de la salle à manger. Dans le mouvement qu'il fit en se levant, il avait fait reculer sa chaise. Cette chaise sans que personne fût assez près d'elle pour pouvoir la toucher, se rapprocha de la table comme pour garder sa place. Ce phénomène se répéta deux fois en pleine lumière, le même soir.

Des récits de quelques-uns de mes amis raffermissent encore ma confiance :

Une dame anglaise avait obtenu dans une série de séances données au couvent qu'habitait Mme Corner, des matérialisations complètes. Les liens qui garrottaient le médium étaient cousus.

Le prince W. m'écrivit à Wiesbaden au mois de juillet.

— « Nous avons eu sept séances de Mme Corner. Miss Mary qui a remplacé Katie King nous a parlé, serré les mains, embrassés ; nous a donné des fleurs ; nous a fait l'écriture directe ; a entrelacé le cou de ma femme et a éclairé par un carton lumineux, sa tête et celle de ma femme pour que tout le monde puisse bien la voir. Elle tapait sur la table en disant :

— « Vous pouvez dire que vous m'avez vue, que je suis là ».

Pendant ce temps Mme Corner dormait d'un sommeil profond sur une chaise clouée, dans un sac d'étoffe noire avec six cadenas fermés (1). Nous avions environ 20 témoins.

Ces récits augmentent mon regret de n'avoir point eu chez moi de séances me donnant le droit de joindre mes observations à celles de mes invités que j'eusse choisis parmi les membres de divers groupes.

A vous, savants honorés et médiums de bonne foi et de bonne volonté, s'adressent nos supplications de faire jaillir la lumière qui éclairera les destinées de l'homme, et fera entrer notre pauvre humanité dans une ère nouvelle.

Vous serez de grands bienfaiteurs !

RUFINA NOEGGERATH.

(1) Avec 6 clefs différentes. Le sac a été fait chez le tailleur Dusautoy.

Après avoir signé cet article, *la Paix universelle* du 16 au 31 août m'est tombée sous les yeux.

J'exprime la peine que j'éprouve de voir notre sympathique psychiste, M. Erny, accueillir en ma défaveur, le malentendu qui s'est glissé dans le numéro du *Monde Invisible* dont il est question.

Je m'en étais expliquée avec Mgr Méric. Une correspondance très courtoise s'en était suivie et je ne croyais pas que cela pût avoir de suites parmi ceux qui me connaissent quelque peu, et surtout parmi ceux qui ont lu *La Survie*.

Je prie le lecteur de relire dans cette œuvre les textes qui sont incriminés, et particulièrement les lignes suivantes, page 66, concernant les matérialisations.

Il est aussi impossible à un esprit de prendre un corps qui ne lui appartient pas, qu'à nous-mêmes de prendre le visage d'autrui.

Le soupçon que j'ai voulu accréditer de faux esprits enseignant chez moi pendant de nombreuses années des erreurs graves, me cause un chagrin trop grand pour que je ne me défende point.

J'ajoute encore que pour produire des matérialisations, *il faut* des médiums, mais que les médiums ont des spécialités différentes, sont de diverses catégories. De là, sans doute, est venue l'erreur contenue dans le *Monde Invisible*.

J'espère que M. Erny et ses lecteurs me feront l'honneur de s'en rendre compte.

R. N.

LES VISIONS DE MADAME DE FERRIEM

Cher Monsieur Leymarie,

M. Frédéric-Godefroy Kerkau, ardent défenseur du spiritisme en Allemagne et écrivain distingué, rédige à Berlin le journal *Die Scherin de Ferriem* (La voyante de Ferriem). Ce journal ne s'occupe que de la médiumnité du célèbre médium-voyant de la Friedrichstrasse de Berlin, Mme de Ferriem. C'est elle qui avait prédit, en 1886, que l'année 1888 verrait trois empereurs se succéder sur le trône de l'empire allemand. Ceci, comme on se rappelle, se réalisa avec une exactitude surprenante. En 1888, les empereurs Guillaume Ier et Frédéric III moururent et Guillaume II monta sur le trône. Avant cette époque et depuis, Mme de Ferriem a eu des visions remarquables dans un état de demi-sommeil somnambulique. Elle eut la vision d'un tremblement de terre au Japon, le naufrage du steamer « Iltis », le cyclone de Saint-Louis, l'accident du couronnement de Moscou, où, comme on se rappelle, des centaines de personnes trouvèrent la mort. Toutes ces prédictions se sont réalisées, mais il y a des prédictions non encore accomplies. Les voici telles que je les traduis du journal *Die Scherin de Ferriem*, du 20 septembre 1899.

1° Ecroulement d'une maison aristocratique à Dresde ; 2° catastrophe sur le lac de Muggelsee, près de Berlin, où beaucoup de patineurs trouveront la mort sous la glace ; 3° la disparition d'une ville en Egypte. Le médium voit très distinctement une ville dans le désert de l'Egypte ; une grande mosquée en face de la voyante. Tout à coup une énorme poussière se lève et toute la ville disparait sous le sol ; 4° une grande inondation à Swinemunde ; 5° écroulement d'un pont de chemin de fer dans le nord de l'Angleterre. La voyante aperçoit un grand pont sur une rivière. Sur le pont les lampes sont allumées. Le pont porte un écusson, sur lequel la voyante aperçoit un marteau et le mot : « Victoria ». Un train sur lequel le médium lit le mot : « Glasgow », arrive à toute vapeur. On entend un terrible craquement et le train se précipite dans la rivière. Tout près de la catastrophe se trouve une grande ville avec un port. A quelque distance du pont sur la rivière le médium voit un steamer allemand : « Irene » ; 6° catastrophe de chemin de fer près de Kosen. C'est un déraillement d'un grand train avec deux locomotives. Le médium voit arriver un train à toute vapeur. Une masse de personnes, surtout des enfants, sont écrasés. Le train arrive de Kassel et le déraillement a lieu dans les environs de Kosen ; 7° prédiction à propos de la cathédrale de Berlin. Une masse de monde se trouve sur la place devant la cathédrale. On entend le glas funèbre. Les messieurs se découvrent. C'est un grand deuil pour la ville et pour tout le pays. Ceci aura lieu juste une année après l'achèvement de la cathédrale, qui est en construction aujourd'hui (la vision a eu lieu le 23 mai 1899) ; 8° la voyante aperçoit sur le « marché des Gensdarmes » à Berlin, plus de 100 cercueils, beaucoup de convois funèbres traversent la ville ; 9° une catastrophe dans les mines de houille de Brix (Dux) en Bohême. Selon l'apparence du ciel, cette catastrophe aura lieu à l'entrée de l'hiver ; 10° l'incendie d'un quart de ville de Budapesth, en été, le soleil donnant ; 11° attaque d'un homme âgé par un brigand. Sur un train qui passe à proximité le médium lit : « Cologne-Berlin » ; 12° une vision remarquable, c'est celle de l'apparition d'un *grand réformateur*, que Mme de Ferriem voit prêcher devant des milliers de personnes dans des grandes villes telles que Vienne, Berlin, Amsterdam, etc. Ensuite le médium le voit en société des monarques et des princes, portant partout la paix et réorganisant tout. Il est de grande taille, élancée, majestueuse, pâle de figure, blond, la bouche souriante. Sa figure est belle et très expressive ; 18° *Incendie dans le port de New-York. Cette vision eut lieu en janvier* 1898 *et vient de se réaliser voici* 15 *jours*. A ce sujet M. Frédéric Godefroy a écrit dans le journal *Die Scherin de Ferriem*, du 1er décembre 1899, ce qui suit :

... « Bientôt il y aura un grand incendie à New-York. Cet incendie sera occasionné par une catastrophe dans le port. La voyante fixa un point sur le plancher et dit : « Je vois un steamer en flammes dans le port de New-York,

et j'entends une terrible explosion... « Autant qu'il m'est permis de voir, ce « n'est pas un steamer américain... Cette ville est New-York... je la reconnais « bien... je ne me trompe pas, attendu que je la connais fort bien depuis mon « dernier voyage en Amérique... C'est un terrible incendie... Tant de steamers « en flammes !... Et cette fumée si noire, si épaisse !... Ah ! quel malheur !... « Oui, je vois la ville et le port... C'est un incendie dans le port ! »

J'ajouterai ici que l'incendie dans le port de New-York a été prédit encore le 7 juillet 1898 par le célèbre médium-voyant de Californie, M. le Dr Max Muehlenbruch. Cette prédiction a été publiée dans la brochure : « *Dr Max Muehlenbruchs four editions of Prophecies.* »

« M. le Dr Max Muehlenbruch, de Oakland (Californie), que je connais depuis longtemps et avec qui je suis toujours en correspondance, m'a autorisé de traduire ses prophéties et de les porter à la connaissance des lecteurs de la *Revue Spirite*.

« Agréez, chez Monsieur Leymarie, mes sentiments affectueux.

« Joseph de Kronhelm. »

P. S. — Je viens de recevoir à l'instant les journaux russes, apportant la nouvelle de l'assassinat du roi d'Italie. Voici la prédiction à ce sujet faite par M. le Dr Max Muchlenbruch, le 10 juin 1899.

« The King of Italy will pass out very quickly and mysteriously. *It looks like assassination.* »

Gajsin, Podolie (Russie).

APPARITION

M. C. H. de Lancey, dans un récit publié par le « Coming Age » donne des détails sur l'apparition d'une forme qui ressemblait exactement à son père, mort subitement six mois auparavant.

Vers onze heures, il était parfaitement éveillé et venait de se mettre au lit, très préoccupé de la situation très embrouillée que la mort de son père lui avait causée.

Une petite lampe veilleuse brûlait dans la pièce.

Près de la cheminée où le feu était presque éteint, était placé un fauteuil en osier.

Tout à coup, M. de Lancey aperçut distinctement la forme d'un homme assis dans ce fauteuil. Sa première impression fut que quelqu'un s'était introduit dans sa chambre, mais se rappelant que les fenêtres et les portes étaient bien closes et fixant toujours le personnage assis, il le vit comme

entouré d'une douce lumière; puis la figure s'étant tournée vers lui, il reconnut parfaitement son père.

Surmontant son émotion il put s'approcher et se rendre compte qu'il avait véritablement son père devant lui ; c'était la même couleur très particulière des yeux, même sourire, etc.

Il savait que son père avait eu un doigt amputé et prenant la main droite du spectre, il constata l'absence de ce doigt. Enfin, la voix était toujours la même et il put causer avec lui, entendre ses conseils et les renseignements qu'il donnait au sujet des affaires en litige, question qui paraissait beaucoup le préoccuper.

M. de Lancey s'étant retourné pour éveiller sa femme vit au même instant la lumière qui éclairait l'apparition diminuer, et la forme de son père disparaître par le plafond de la chambre

Je sais, dit M. de Lancey, que c'était bien mon père; je sais aussi que j'étais en parfaite santé et très éveillé pendant cette apparition. »

APPARITION ET DÉMATÉRIALISATION

Le Journal de Boston, *Le Globe*, relate cet incident survenu à Dansury, département de Connecticut.

Mme M. Pettit, en parfaite santé, s'était rendue de sa ville, Brooklyn, à Dansury, pour visiter sa fille Mme Lée, dont l'époux est bien connu. Elle était alitée par suite d'une opération chirurgicale. Mme Pettit, selon son habitude, s'était fait servir au lit son déjeuner, très tard, le dimanche matin.

Vers midi, son gendre lui avait fait une courte visite, au moment où elle déjeunait de bon appétit. Elle était dans son état normal, ne se plaignant de rien. Il la quitta et elle semblait satisfaite de vivre.

Quelques moments après cette visite, Mme Lée qui était toujours alitée et couchée dans sa chambre,après des appels stridents,déclara qu'elle venait de voir et bien reconnaître la forme de son père, lequel était décédé depuis seize ans ; cette apparition avait traversé l'antichambre et s'était dirigée vers la chambre occupée par Mme Pettit.

Mme Lée entendit prononcer ces paroles : *Marguerite, venez avec moi* ; saisie de frayeur et incapable de se mouvoir, ou de crier, elle resta clouée dans son lit !... elle écoutait avec angoisse, en portant ses regards vers la chambre de sa mère.

Mme Lée entendit alors la voix de sa mère ; elle répondait à son mari ; mais Mme Lée ne pouvait percevoir les paroles échangées ; après un instant plein d'angoisse, la porte de la chambre s'ouvrit et la forme de M. Pettit

sortit, emmenant avec elle la forme de sa femme ! Toutes les deux s'évanouirent devant la pauvre malade, et alors, seulement, elle put crier au secours, d'une voix tremblante mais vibrante.

M. Lée s'empressa d'accourir, voulut calmer cette angoisse due, pensait-il, à une crise nerveuse ; pour obéir à la chère malade, il se rendit alors dans la chambre de sa belle-mère qui était toujours au lit, mais *morte subitement*. Donc, les doubles animiques de M. et Mme Pettit s'étaient bien présentés à la vue de Mme Lée, pour lui prouver leur survivance à la mort corporelle.

MADAME ADÉLAIDE C. LITTLEFIELD.

(*Le nouveau médium de Boston*).

Le développement extraordinaire de la médiumnité d'une artiste, Mme Adelaïde C. Littlefield, a causé, nous dit la *Light of Truth*, du 26 mai dernier, une grande sensation dans les cercles littéraires et maçonniques de Boston. Cette dame qui habite un joli hôtel, 218 Colombus avenue, est connue depuis longtemps par la société comme cantatrice et par l'Eglise dont elle est membre. L'entrée de cette artiste dans les rangs des spirites est un véritable succès, si l'on veut bien remarquer que tous les obstacles et tous les arguments possibles ont été employés par sa famille et par l'église pour s'y opposer. Comme elle appartient à la société la plus choisie et la plus exclusive, étant une des 400 de Boston, et qu'elle est bien reçue par plusieurs gouverneurs et anciens gouverneurs de la Nouvelle-Angleterre, nous ne doutons pas qu'elle ne se fasse une clientèle à laquelle peu de médiums moins favorisés peuvent aspirer. C'est un fait bien connu dans plusieurs cercles qu'elle est parvenue à attirer sur les spirites un mouvement sympathique, là où toutes les autres influences n'avaient pu réussir. C'est à elle que l'on doit les Lettres dites de « Roxbury » qui ont exercé sur la presse une influence si favorable au phénomène.

Les premières preuves du pouvoir spirituel données par le médium furent les tables basculantes, les coups, le mouvement des petits objets, etc. Ensuite elle fut développée pour la psychométrie, la transe, le langage inspiré, le piano, la peinture sous la direction d'Esprits-artistes, le pouvoir de décrire et de guérir les maladies et les souffrances du caractère le plus obscur et le plus difficile. Cette phase tenait tellement du miracle que ses admirateurs l'appelaient « Sainte Adélaïde », et que les sceptiques les plus ignorants et les plus obstinés ont été forcés d'admettre l'existence de grands pouvoirs spirituels, après avoir été guéris instantanément de douleurs qui avaient résisté aux médecins pendant des mois, sinon des années. Les principaux francs-maçons regardent son œuvre médicale comme surhumaine,

surtout depuis que les guérisons sont faites sans le secours de la médecine, de l'hypnotisme, de la chirurgie ou de toute méthode ordinaire. Une preuve que les soi-disant guérisseurs ne peuvent imiter, consiste à prendre un malade inconnu, et les yeux bandés ou dans l'obscurité, à lui dire toute sa constitution physique, ses malaises, ses maladies, ses infirmités, etc., sans même examiner ni toucher son corps, comme font les médecins. Après avoir donné un diagnostic parfait et indiqué le point précis du mal, les Esprits le font disparaître instantanément, souvent d'un simple signe de la main. Mais le travail épuise la force ou « aura » du médium. C'est tellement prodigieux qu'une personne disait : « Si le public connaissait les miracles que fait Mme Littlefield, la maison ne serait jamais assez grande pour contenir la foule qui s'y précipiterait pour être guérie. »

On projette de la présenter aux médecins de l'Université d'Harward, mais comme corps constitué ils combattent ferme le spiritisme, par crainte que la vérité ne se découvre. Quelques-uns ont ressenti le choc électrique qui traverse l'organisme du médium et ont déclaré que c'est le choc le plus fort qui soit sorti d'un corps humain, car il ressemble à celui d'une petite batterie. Par le fait, ce pouvoir est si fort que les sensitifs ne peuvent rester auprès d'elle. Parfois des hommes robustes succombent instantanément au sommeil, ou perdent la parole en sa présence. L'écrivain est familiarisé avec le traitement hypnotique et il peut affirmer que ces phénomènes sont d'un caractère tout différent ; il n'y a là rien qui indique la suggestion, le sommeil hypnotique ou de semblables manifestations bien connues. Peu de médiums sont capables de produire des Esprits éthérialisés ou matérialisés, mais ce phénomène rare et merveilleux se développe remarquablement avec l'artiste de Boston. Dernièrement, on a éthérialisé avec une seule dame plusieurs Indiens gigantesques de plus de huit pieds de hauteur et des nains de moins de quatre pieds, évidemment d'une race préhistorique.

Feu Ben Butler, avocat célèbre, a parlé par ce médium en diverses occasions, de même Phillips Brooks, Lincoln, Edwin Booth, John Wilkes Booth et leur père, le prince Henry d'Angleterre et beaucoup d'autres.

Il semble que la famille, du côté maternel, était très médium, et beaucoup de phénomènes prodigieux sont arrivés chez elle pendant son enfance.

Geo. E. Lathrop, J. R., Boston, Mass : Pour la trad. G. B.

Pour paraître prochainement : *Les Grands Horizons de la vie*, abrégé de psychologie moderne, preuves expérimentales, par Albert La Beaucie (prix : 2 fr.)

INSTITUT PSYCHIQUE INTERNATIONAL

Nous sommes heureux d'annoncer la création à Paris d'une Société ayant pour titre *Institut Psychologique International* qui compte déjà parmi ses membres les plus grands savants d'Allemagne, d'Angleterre, d'Amérique, de France, d'Italie, de Russie, de Suisse. Comité exécutif provisoire : le Dr Pierre Janet, professeur à la Sorbonne, Collège de France, Salpétrière ; M. Murray, de Londres ; le Dr Richet, membre de l'Académie de médecine, professeur à la Faculté de médecine. Parmi le comité de patronage, nous trouvons : Aksakoff ; Dr Baraduc ; Dr Bernheim ; prince Roland Bonaparte ; William Crookes ; capitaine Sadi Carnot ; Camille Flammarion ; Dr Darlex ; Flournoy ; Dr Héricourt ; professeur G. Hoffmann ; Dr Liébault ; Liégeois ; Dr Oliver Lodge ; Dr Lombroso ; M. Maxwell, magistrat ; professeur Moutonnier ; Myers, président de la Société des Recherches psychiques de Londres ; le prince Henri d'Orléans ; Edmond Perrier, membre de l'Académie des sciences, directeur du Muséum ; Th. Ribot, membre de l'Académie, professeur au Collège de France ; colonel de Rochas ; Van der Maillen, professeur à San Francisco ; Dr Yung, professeur de zoologie à l'Université de Genève et un grand nombre d'autres savants qu'il serait trop long de nommer ici. Le Bulletin de l'Institut psychologique qui va paraître sous peu donnera tous les détails nécessaires ainsi que les statuts (Siège social provisoire, 19, rue de l'Université.)

Un Institut des sciences psychiques vient aussi de se fonder à Paris pour l'étude des phénomènes d'ordre psychique. Le siège social est chez M. Emile Legrand, secrétaire général, 14, rue d'Amsterdam. Comité : Dr Bécourt ; Dr Bertrand-Loze ; MM. Bonardot, Bloume, Brieu ; Dr Cataliotti ; Dr Chazarain ; MM. Cote, Delanne ; Dr Dusart ; Dr Ferroul ; général Fix ; Hugo d'Alési ; Dr le Blaye ; M. G. Le Brun de Rabot ; Dr É. Legrand ; M. Marc Legrand ; Dr Moutin ; Baron de Vatteville.

Nos lecteurs pourront constater avec la plus grande satisfaction que le spiritisme entre tout à fait dans la voie scientifique, ce que le maître Allan Kardec avait prédit. Souhaitons que les travaux de ces deux Sociétés donnent tous les résultats désirables.

CREDO D'UN SPIRITE

Autrefois je fus incroyant, athée et parfois blasphémateur ; éprouvé depuis par le malheur, actuellement je ne crois ni au Paradis ni à l'Enfer, ni à l'efficacité des pratiques religieuses ; je crois que tout n'est pas fini quand le fort et le faible, le sage et le vicieux, le bon et le méchant, le juste et l'injuste, sont couchés côte à côte dans la tombe.

Je crois que tout évolue dans l'univers et tend vers un état supérieur; que tout se transforme et se perfectionne.

Je crois que tout s'enchaîne et se lie, au moral comme au physique; que dans l'ordre des faits, du plus simple au plus complexe, tout est réglé par une loi; que chaque effet se rapporte à une cause et que chaque cause engendre un effet identique à elle-même.

Je crois que la vraie vie de l'homme n'est pas dans l'enveloppe corporelle et qu'elle est dans le principe intelligent qui préexiste et survit au corps.

Je crois que la mort n'est qu'une transformation nécessaire, un renouvellement; que tout meurt pour renaître et que rien ne rentre dans le néant.

Je crois que le progrès est la loi générale des êtres, et que tous ceux qui s'en écartent y sont ramenés fatalement, logiquement.

Je crois que pas un acte utile ne reste sans profit, pas une faute sans sanction.

Je crois qu'il n'est pas un défaut, pas une imperfection morale, pas une mauvaise action, qui n'ait sa contre-partie et ses conséquences naturelles; que nul ne peut être méchant ni vicieux sans une perte sûre, sans un dommage certain; que chacun porte ainsi en soi-même le principe de son propre bonheur ou malheur et que tout dépend de la vie qu'on mène et des idées qu'on a.

Je crois donc que l'homme est son propre justicier, qu'il devient sans cesse ce qu'il a mérité d'être, et que ce qu'on appelle la destinée n'est que la résultante, à travers nos vies successives, de nos agissements et de nos libres résolutions.

C'est pourquoi je me suis tracé le programme suivant, qui je m'efforce de suivre :

En toutes circonstances, conduis-toi bien.
Ne fais que des choses bonnes, utiles.
Efforce-toi de devenir sans cesse meilleur.
Sois indulgent et bienveillant pour tes semblables.
Ne te plains ni des hommes ni des choses.
Garde-toi de tout orgueil, d'envie, de jalousie.
Jouis de ta vie sans la comparer à celle d'autrui.

Quant à ton corps, souviens-toi qu'il est à la merci des dispositions morales de ton esprit, et que le tempérament est en général un effet et non une cause.

Travaille.
Mange uniquement pour vivre.
Ne bois que lorsque tu as soif.
Couche-toi tôt.
Lève-toi de bonne heure.

Enfin prend toujours pour règle que la fin de toutes choses est semblable au commencement. QUIEFFARD.

LES MÉDECINS ET LE MAGNÉTISME

Les médecins sont exposés à de bien mauvais fluides en visitant leurs malades, et ils en restent saturés pour la plupart, jusqu'à la fin de leurs jours. Aussi, combien ils remédieraient à cet inconvénient s'ils avaient soin de se dégager le soir en rentrant chez eux et de se servir, pour leurs ablutions, d'eau magnétisée ! Mais il faudrait, pour cela, qu'ils ne repoussent pas le magnétisme comme ils le font lorsque quelqu'un d'avisé leur en parle ; la Faculté ne veut pas admettre une chose aussi simple. Aussi en payent-ils le tribut par des maladies tout à fait étranges, et souvent des hallucinations qui seraient presque un genre d'obsession, s'ils ne réagissaient pas de temps à autre par leur volonté.

Le temps viendra où les cures seront beaucoup plus nombreuses par le magnétisme que par la médecine actuelle.

Croyez-moi, docteurs si savants, si profondément savants que vous soyez, étudiez, étudiez encore le magnétisme et croyez que les cures les plus belles, les maladies les plus graves, les opérations les plus difficiles, tout, tout en un mot s'aplanira sur votre route, si, de votre côté, avec la foi sincère, vous savez bien vous élever et ne penser pas seulement à la science mais regarder en haut. Magnétisez... après l'avoir fait pour les autres, faites-le pour vous, magnétisez et dégagez avec votre volonté, vous comprendrez alors votre force et votre puissance.

Le magnétisme fait pour soi-même est toujours une élevation et un appel.

Chaque magnétiseur a des aptitudes et des facultés qui lui sont propres. Il y a tant de sortes de magnétisme pour arriver toujours au même but : le soulagement de ses semblables par élévation ou évocation divine !...

Le magnétisme spirituel est le plus en rapport avec la Divinité, et les effets en sont souvent instantanés, si par une foi ardente et une haute moralité on a su acquerir le fluide des esprits supérieurs.

Voilà pour les médiums guérisseurs.

Mais d'autres personnes aussi, étant saturées de fluide vital et animalisé, peuvent avoir une certaine force et produire des cures, même merveilleuses.

Du reste, leur désir étant toujours de soulager sont-elles soutenues dans leur œuvre de charité.

Façon de magnétiser en cas de mort apparente. — Poser une main sur la tête du patient, et de l'autre, magnétiser de bas en haut, c'est-à-dire en remontant vers la tête et cela, assez vigoureusement, afin de faire revenir le sang au cerveau, en stimulant la circulation.

Il est certainement bien entendu que le magnétisme ne doit pas être fait généralement de bas en haut. Mais il est des cas où c'est urgent. Les docteurs mettent bien, dans certaines circonstances, leurs malades la tête en bas ! La congestion de tout le mécanisme vital existe. Dans le cas qui nous occupe, il s'agit d'opérer une circulation sanguine : on y arrivera beaucoup plus promptement en magnétisant de *bas en haut* que de l'autre façon; et d'ailleurs, une fois obtenu le résultat désiré, on suivra la marche ordinaire.

Le 22 mai 1900. E. Bourlé.

LA FAMILLE HERNADEC

(*Suite*).

Dire ce que fut la fureur de la blonde sirène, après avoir dégusté, ligne après ligne, la froide et cinglante ironie de cette lettre, serait chose de tous points impossible. Elle commença par s'évanouir consciencieusement et selon la formule, avec attaque de nerfs concomitante ; puis ayant mandé le monsieur aux moustaches en crocs, l'accabla de reproches virulents, l'accusant d'avoir, dans sa fatuité grossière, divulgué le secret de leur commune aventure et sans entendre ses justifications, lui donna bel et bien son congé.

Cela fait, elle relut la foudroyante missive et réfléchit, ayant un pli profond entre ses jolis yeux verts. Ces détails précis que lui donnait Robert sur l'heure de la rencontre, sur la toilette de ce jour-là... Comment donc avait-il pu être si vite et si bien informé ? Elle eut peur positivement et crut sentir le mystérieux attouchement d'une aile invisible qui lui aurait frôlé le front... C'était à n'y rien comprendre, en vérité, à se jeter la tête contre les murs — heureusement capitonnés — et à envoyer à tous les diables tous ces monstres d'hommes qui ne lui causaient que des désagréments.

Elle s'enferma pendant huit jours, bouda huit autres jours, retrouva son sourire au bout de la quinzaine et s'enquit de quelqu'autre *monstre*, auquel, dans ses notions de justice féminine, elle se promit de faire expier les torts de ses prédécesseurs.

Quand Robert eut expédié sa lettre de rupture définitive, il lui prit comme une folle envie de courir par monts et par vaux. Il sentait le besoin de s'agiter, de se fatiguer physiquement, pour faire contre-poids à la douloureuse tension cérébrale des jours qui venaient de s'écouler. Il alla revoir ses menhirs favoris, adressa des prosopopées aux mânes des druides... des druidesses, surtout, pour avoir l'occasion de penser à Velléda. Puis il revint par la côte, longea le rivage dont il explora tous les coins et recoins, apostropha la mer sauvage en termes dithyrambiques et rentra enfin à l'hôtel,

harassé d'une bonne et saine fatigue qui, après un souper reconstituant, lui procura une de ces nuits exquises qu'on regrette au réveil et qu'on voudrait recommencer. Pendant cette nuit heureuse il s'était senti bercé par un sommeil à demi conscient, mais néanmoins rempli de rêves qui, mêlant leur fantasmagorie aux réalités de la vie, lui avaient donné l'impression d'une double existence provenant sans aucun doute de ce « dédoublement » dont lui avait parlé Hervé.

Ah ! comme il acceptait maintenant toutes ces étrangetés qu'il qualifiait naguère d'hallucinations ou de folies. Comme il trouvait simple et de tous points acceptable que nous vivions, ici-bas, entourés de la plupart de ceux qui nous ont précédés sur la terre ! Avec quelle ferveur de néophyte, il invoquait tous ces Esprits bienfaisants, tous ces guides célestes qui manifestement venaient de donner à sa vie une orientation nouvelle et qui pour sûr le dirigeraient dans la voie qu'ils venaient d'ouvrir devant lui.

Pendant la journée qui suivit cette nuit réparatrice, il feuilleta certaines pages des livres que lui avait prêtés Velléda et voici quelques-uns des passages auxquels il s'arrêta pour les méditer longuement :

« La science tend à l'esprit, déclare la métaphysique allemande ». C'est maintenant l'heure des âmes, a dit un autre philosophe.

Quelle ampleur donnerait aux tentatives que nous poursuivons en vue de notre évolution progressive, l'acceptation de « l'esprit » comme facteur de cette évolution elle-même. Quel large clavier s'ouvrirait devant l'artiste qui sommeille dans chacun de nous, artiste souvent inconscient, sans doute, mais qui n'en est pas moins contraint de, se consacrer à l'œuvre immense et si belle de la floraison et de son individualité.

Qu'il s'en rende compte ou non, chacun de nous a la sourde intuition du travail à accomplir.

Les uns s'y soumettent et travaillent, les autres résistent, reculent, s'obstinent à descendre vers les bas-fonds où les attire une malsaine perversité.

C'est qu'ils ne savent pas, les insensés, qu'il leur faudra, un jour ou l'autre, dans dix ans ou dans vingt siècles, se soumettre frissonnants et vaincus à l'impérieux aiguillon de la nécessité qui s'impose... que chacun s'impose quand l'heure définitive a sonné. A quoi donc sert de regimber ? Il faut que le bien se réalise et que l'évolution s'effectue.

Dans cette marée montante de la vie, qui donc s'aviserait de s'accrocher aux roches basses, pour ne pas suivre la vague et flotter à sa surface qui se gonfle, déferle et s'en va là-bas... là-haut plutôt, conquérir de lumineux rivages? »

Quels horizons s'ouvraient devant Robert, après de semblables lectures ! L'axe de sa vie était désormais changé. Toutes ces idées nouvelles qui tranchaient si violemment sur le fond terne de son ancienne personnalité,

passaient et repassaient devant ses yeux, comme ces grands vols d'hirondelles de mer qui, sur les eaux d'un vert noirâtre, traçaient leurs éclatants sillages. Sa vie s'illuminerait désormais de ces clartés inattendues, au milieu desquelles rayonnait l'image de la noble jeune fille qui ne lui avait jamais inspiré que de hautes pensées.

Dès le lendemain, il revint au château. De quelles radieuses lueurs, resplendissait la douce figure de Velléda ! De temps à autre, mais à la dérobée, elle enveloppait Robert d'un regard ému, reconnaissant, comme on en jette à ceux qui étaient loin, tout là-bas aux confins de la terre et ne songeaient pas à revenir, mais qui sont revenus cependant et qu'on a « reconquis ».

Reconquis ! Elle n'eût certes osé prononcer ce mot trop explicite. Se rendait-elle compte des sourdes palpitations de son cœur ? Non, à coup sûr. Il est des pensées si secrètes qu'on n'ose les formuler, qu'on les laisse flotter dans le cerveau, imprécises, informes... des choses si délicates qu'on n'ose les effleurer, même du bout du doigt, parce qu'elles nous font l'effet de ces ailes de papillon que le moindre attouchement dépouillerait de leurs poussières coloréés.

Il existe tant de sensations inconscientes, dans le cœur d'une femme dont l'âme est restée toute blanche, alors surtout que l'amour vient d'y éclore, que l'on comprend qu'elle hésite à s'étudier de trop près, de peur de découvrir que ce cœur jusque-là si paisible...

Toujours est-il que toutes sortes de liens secrets avaient été créés entre Robert et Velléda, par la commune souffrance qu'ils avaient éprouvée. Commune, oui, car elle avait souffert, elle aussi, par sympathie pour lui, d'abord.. sans compter certaines autres raisons personnelles qui, peut-être étaient venues augmenter et confirmer la sympathie. Aussi avec quelle délicatesse exquise et toute féminine sut-elle, de ses mains légères d'infirmière morale, panser ces plaies qu'elle avait vues saigner !

Ce qui leur parut incontestable à tous deux, c'est qu'ils étaient, l'un et l'autre, l'un avec l'autre, soumis à des influences extraterrestres et entraînés vers un but qui leur demeurait inconnu. Pourquoi chercher, du reste ? Heureux, confiants en leur commune destinée, ils s'abandonnaient à une sorte de passivité délicieuse, semblable à celle que procurent l'opium ou le haschich. Il leur semblait qu'ils se trouvaient ensemble dans une barque fleurie qu'entraînait le courant d'un beau fleuve. Où les entraînait-il ? Ils ne demandaient même pas à le savoir. Heures divines où l'on flotte entre ciel et terre... Assez près de la terre, pour conserver les sensations nettes d'une douce réalité, assez près du ciel, aussi, pour sentir les tièdes effluves d'un monde qu'ont à peine effleuré les ailes de nos songes.

Ils causèrent longtemps. Velléda fit entrevoir à Robert les lueurs de cette vie de l'au-delà dont jouissent à l'avance ceux qui en devinent l'aurore, et

c'est dans la lumineuse atmosphère des régions élyséennes que s'ébaucha leur doux roman... roman si chaste, si timide, qu'ils s'abstinrent l'un et l'autre de franchir la frontière qui les séparait de ce monde enchanté. Dans un moment de tendre exaltation, Robert s'était imaginé, quelques jours auparavant, avoir fait une sorte de déclaration d'amour et il se trouvait que cet amour simplement pressenti venait de se fondre momentanément dans la fraternité de leurs âmes qui, d'un commun élan, s'étaient élancées dans l'empyrée.

Deux jours après, Jacques revint à Plogoff. Il arriva vers le soir, enchanté de sa nouvelle tournée ; ses poches étaient bourrées de notes, ses cartons remplis de croquis et de photographies. Robert, qui ne touchait plus à la terre que d'une aile, l'écoutait rêveur, heureux, mais silencieux, laissant parler son ami dont la faconde était inépuisable. Jacques avait reçu une lettre flatteuse du ministère qui, sur le vu de la première partie de son rapport, lui envoyait toutes ses félicitations et le plus heureux des architectes en était arrivé au dessert, lorsque tout à coup :

— Mais, mon cher ami, je suis un parfait égoïste. Je parle tout le temps et ne parle que de moi et toi donc, n'as-tu rien à me dire ?

— Mais si, répondit Robert, avec un sourire.

— Eh bien, rentrons chez nous et tu me raconteras ce que tu as fait pendant mon absence.

Ils montèrent dans leur chambre, s'installèrent sur leur balcon et là, Robert commença son récit. Il raconta avec une émotion contenue ce que nous savons déjà, ses incertitudes, ses tergiversations, la lettre de Mme de Livry, puis la fameuse scène du verre d'eau, avec tous les commentaires que comportait cette prodigieuse aventure.

— Oh ! oh ! fit Jacques devenu attentif, voilà des faits nouveaux ou je ne m'y connais point. Il s'exclama, se fit répéter les incidents de cette soirée mémorable, oublia du coup son rapport, le ministère, ses ogives et le reste et se replongea avec une curiosité ravivée, surexcitée, dans ce monde de mystères qui, sans l'occuper outre mesure, l'intéressait, l'intriguait surtout. Ils se couchèrent fort tard, très exaltés l'un et l'autre, après avoir décidé de retourner au château, ce qu'ils firent dès le lendemain.

Ils ne trouvèrent qu'Hervé. Ces dames étaient sorties et M. Allan Hernadec était parti pour Rennes.

Les trois hommes s'assirent sous les glycines du menhir et se mirent à causer d'art, de science, de philosophie. Interrogé tour à tour par Jacques et par Robert, Hervé leur répondit dans la placidité de ses convictions inébranlables et c'était merveille de voir comment, sans recherche, ni pose, ni prétentions d'aucune sorte, il s'imposait à ses interlocuteurs. Et voici ce qu'il leur disait :

— Qu'est-ce que l'esprit? qu'est-ce que la matière? me demandez-vous. Je puis vous répondre, car j'ai eu à ce sujet de nombreuses communications et les ouvrages spéciaux ont longuement traité cette question ardue.

L'esprit et la matière coexistent de toute éternité. Essentiellement, ces deux mots n'expriment qu'une idée, ne désignent qu'une seule et même chose.

— Qu'une seule chose ! fit Jacques.

— Qu'une seule, répéta Hervé. Oh ! je sais fort bien que cette affirmation paraît être une énormité. Depuis les philosophes grecs jusqu'à nos modernes physiciens et chimistes, l'on a dit et répété, sans se lasser jamais, que ces deux termes, esprit et matière, sont et demeureront à jamais antithétiques et irréconciliables. C'est sur cette antinomie prétendue que tous les Pères de l'Eglise ont basé leur dogmatique aventureuse. C'était pour eux le blanc et le noir, le bien et le mal, la sainteté et le péché. Quelles cabrioles n'ont pas exécutées, sur ce tremplin, tous les dogmatisants et inventeurs de systèmes. Religions et philosophies n'ont jamais tourné que sur l'axe hypothétique auquel ont été bénévolement attribués ces deux pôles de fantaisie.

Eh bien ! il n'était que temps d'en finir avec ce quiproquo qui, véritablement, a par trop abusé de la crédulité humaine. Ce dualisme est aujourd'hui réduit. L'esprit et la matière, loin d'être en lutte, sont à jamais inséparables.

Comment ne le seraient-ils pas, puisqu'ils ne sont, l'un et l'autre, je viens de le dire, que les deux dénominations alternantes d'une même et unique entité. La matière n'est en quelque sorte que l'esprit... à *l'état inverse*, mais dont elle possède toutes les virtualités sous forme latente. La matière et l'esprit sont les deux termes extrêmes du grand Tout, mais des termes d'une nature spéciale, car ils marchent l'un vers l'autre, pour se fondre dans l'unité suprême.

Les savants eux-mêmes reconnaissent que la matière s'évanouit dès qu'on la recherche, en ce sens qu'elle se confond avec les phénomènes dont elle est le siège. C'est en vain qu'on la poursuit d'atome en atome Les uns après les autres, ils disparaissent et se résorbent dans l'inconsistance de leur nature hypothétique. Combien de fois n'a-t-on pas essayé de les isoler, de les cataloguer, dans ces listes flottantes de prétendus « corps simples » dont la série s'allonge ou se raccourcit, en raison directe des tâtonnements de la science.

Vaines tentatives. Les atomes se dérobent, parce qu'ils ne diffèrent les uns des autres par aucune des propriétés de cette matière dont ils sont censés incarner les éléments fondamentaux – alors qu'ils n'en représentent que les fonctions et quelles fonctions ? celles d'une même substance initiale, d'une énergie primitive.

La matière n'existe pas en soi. Elle n'est que l'expression transitoire de l'esprit. Ce qui les différencie, ce sont leurs vibrations, atténuées dans la première ; en possession de toute leur puissance, dans le second. La matière, dit la doctrine orientale, n'est que la vibration *relative* d'une substance dont l'esprit est la vibration *absolue*.

Voulez-vous d'autres définitions moins abstraites, d'autres comparaisons plus accessibles ? La matière, c'est la virtualité réduite de l'esprit, c'est la glace qui l'immobilise, la gangue d'où il se libère lentement, ou bien encore la chrysalide dont l'esprit, ce papillon divin, cherche à s'affranchir. Mais tout cela ne se fait que par le travail, par l'effort, par la *douleur*, en un mot, dont il ne faut chercher, ailleurs, ni l'inéluctable nécessité, ni l'origine demeurée si longtemps inconnue, si mystérieuse même, que les dogmatisants ignares ont tâché de l'expliquer par leur paradoxale théorie de la « chute originelle » dont la résultante ne pouvait être que l'obligation imposée — et à qui? A Dieu lui-même ! — de lui trouver une rédemption, celle que vous savez ; alors que la rédemption réelle n'est autre chose que la glorification de la matière qu'opère incessamment l'activité de l'esprit.

Et voyez comme tout se simplifie, combien facilement se résolvent toutes ces dualités prétendues irréductibles, tous ces redoutables casse-têtes qui, depuis les temps les plus reculés, ont fait le désespoir de tous les *logiciens*.

Remarquez tout d'abord que l'un des deux termes dont se compose une dualité quelconque n'est qu'une pure et simple négation arbitrairement transformée, par les dits logiciens, en entité absolue, alors qu'elle n'est, en réalité, qu'une chose relative que résorbe irrémissiblement le terme affirmatif.

Eh bien, désarticulons le monstre. Parmi les nombreuses antinomies qui, dans le champ de la morale et de la philosophie, ont causé tant de scandales, choisissons quelques exemples.

Quoi de plus antithétique, en apparence, que les ténèbres et la lumière qui ont servi de base à la doctrine de Zoroastre ou Parsisme ? Que trouvons-nous dans l'un des termes de cette dualité ? Une de ces négations fugitives, transitoires, que je viens d'indiquer. Que l'ombre disparaisse et voilà que nous reste à sa place la plus puissante, la plus victorieuse des réalités, c'est-à-dire l'autre terme, le terme affirmatif : la lumière.

Même solution, disons mieux, même réduction pour la dualité de la chaleur et du froid. Le froid n'existe pas en soi, en ce sens qu'il n'a rien d'absolu. Le froid n'est qu'une chaleur moindre. Où donc, je vous le demande, se trouve, sur l'échelle thermométrique qui en mesure les degrés, la ligne frontière qui sépare catégoriquement la chaleur négative d'en bas, de la chaleur plus ou moins effective d'en haut, sous l'influence de laquelle montent l'alcool et le mercure ?

Autre exemple tiré du monde intellectuel. Voici l'ignorance et l'erreur, en présence de la connaissance et de la vérité.

S'il existait un thermomètre moral où l'on pût mesurer leur intensité proportionnelle, y trouverions-nous cette ligne frontière que nous cherchons vainement sur le thermomètre physique? Les deux premières ne reculent-elles pas devant les secondes, progressivement absorbées par les deux affirmations victorieuses?

Autre négation vaincue, dans la légendaire antinomie du bien et du mal tant de fois réputée insoluble et irréductible, par les docteurs de tous les âges. Et pourquoi donc irréductible? Le mal est-il autre chose que l'ignorance du bien dont l'accomplissement est rendu impossible ou difficile chez les impuissants et les dévoyés, par une perversion momentanée de leur conscience? Le mal n'est que la résultante d'une maladie et qui donc s'avisera de dire que la maladie (qu'elle soit morale ou physique) est autre chose qu'un accident, qu'un désordre passager que fait disparaître la santé, seul fait normal et réglementaire?

Quelque funeste et redoutable qu'il puisse paraître momentanément, le mal porte en lui-même le germe de sa propre destruction, parce qu'il est desharmonique avec la loi cosmique et c'est pour cela que, dans son inconscience même; il gravite autour du bien, dans la purifiante atmosphère duquel il finit par se métamorphoser, puis disparaître.

Vous me demanderez, peut-être, ce que vient faire ici cette longue digression sur les méfaits des antimonies. A cette objection naturelle et prévue, je répondrai simplement que cette digression apparente fait partie intégrante du sujet qui nous occupe. C'est, hélas, un rôle capital et prépondérant qu'a joué la question des dualités, dans l'évolution de la pensée humaine. C'est contre cette redoutable pierre d'achoppement que sont venus se heurter et dérailler opinions et doctrines, dogmes et religions, et c'est dans l'amphigourique quiproquo qui devait en être le produit inévitable que se débat, depuis des milliers d'années, ce pauvre esprit humain désorienté, affolé, dévoyé.

Est-il besoin d'ajouter que c'est dans l'apparent conflit de l'esprit et de la matière qu'a particulièrement sévi la plus dangereuse de toutes les antinomies; aussi, nous suffira-t-il d'un mot maintenant pour en faire entière et prompte justice. La matière, terme négatif, n'est qu'un minimum de l'esprit, un minimun de vibration, c'est-à-dire de chaleur et de force et c'est pourquoi cette matière tend irrésistiblement à l'esprit.

Elle paraît en être la négation, alors qu'elle n'en est que l'atténuation — en même temps que le véhicule, du reste — si bien que c'est par la progression sur l'échelle des évolutions matérielles qui, toutes, sont en travail de spiritualisation, que s'effectue la lente, mais victorieuse ascension de l'esprit, seul terme affirmatif et d'existence absolue.

N'avais-je pas raison de déclarer dès le début que l'esprit et la matière se rattachent indissolublement l'un à l'autre et qu'ils s'associent dans un double et commun dynamisme.

— C'est vrai, fit Jacques tout rêveur, les physiciens nous parlent d'une matière-force dont les éléments se combinent et coopèrent...

— Oui, répondit Hervé ; mais ce qu'ils oublient d'indiquer, et pour cause, — car tout savant qui se croit sérieux est tenu d'être matérialiste — c'est la nature du moteur qui les actionne dans leur coopération.

Esprit-force-matière, voilà la formule exacte ; la voilà la trilogique vérité.

La science si longtemps réfractaire nous concède, aujourd'hui, que la matière existe à tous les degrés de raréfaction commençant par les odeurs, la fumée, les vapeurs et les gaz et qu'il faut mettre au garde-meubles des vieux dogmes démodés et hors d'usage ces fameux « trois états » de la matière (solide, liquide, gazeux) signalés jusqu'à ce jour dans tous les manuels estampillés par la science officielle. Au delà même de ce quatrième état récemment découcouvert par l'illustre William Crookes, il en est bien d'autres encore.

Par une série continue des spiritualisations successives parmi lesquelles viennent se ranger, à leurs places respectives, les quatre corps impondérables — chaleur, lumière, magnétisme et électricité — dont la classification embarrasse fort les physiciens, l'on arrive à cet éther mytérieux, reconnu indispensable pour l'explication d'une foule de phénomènes.

(*A suivre*) ED. GRIMARD.

LE RÊVE

Une mère voit, dans un rêve, son fils écrasé sous les roues d'un train.

Réveillée en sursaut, elle sort à la hâte et va vers l'endroit du chemin de fer où elle a vu l'accident dans son rêve, et trouve en effet sur les rails le corps mutilé de son enfant.

Un correspondant du journal, le *New-York mail of Express*, en parlant de ce fait qui est arrivée à Mme Malloney, demeurant à West-N-York, Etat de New-Jersey, dit que cet incident lui en rappelle un autre, relaté par une dame de ces amies.

Cette personne était à Paris, avec une domestique qui était à son service depuis plusieurs années ; un matin, voyant que cette fille avait les yeux rouges de pleurs, elle lui demanda la cause de ce chagrin.

— C'est que ma mère est morte cette nuit, à Philadelphie.

— Et comment, avez-vous su cela, je vous prie ?

— Cette nuit elle m'est apparue et m'a dit qu'elle venait de mourir ; je l'ai vue aussi distinctement que je vous vois à présent ; je le sais, elle est morte.

Je tenais beaucoup à cette fille, disait cette dame, et pour la calmer, et lui montrer la folie de croire aux rêves, je promis de télégraphier à Philadelphie ; je le fis et peu après, je reçus comme réponse un câblegramme disant :

« *Mère se porte bien* ».

Quelques mois plus tard, de retour à New-York, ma domestique me quitta pour aller voir sa famille, à Philadelphie ; là, elle apprit que sa mère était morte en effet, la même nuit où elle l'avait vue en rêve à Paris.

En sentant venir son dernier moment, elle avait fait promettre aux siens de ne rien dire à sa fille.

« J'irais lui annoncer ma mort moi-même, disait-elle ; car si vous le faites elle voudra quitter sa maîtresse et revenir seule. Je veux lui épargner ce voyage. »

Voilà pourquoi, la famille, en recevant le câblegramme, crut bien faire de suivre les avis de la mère ; elle répondit comme l'on sait.

RICHARD HODGSON, L. L. D : Le *Light* publie, dans un numéro de 1900, un portrait de Richard Hodgson, docteur en droit, qui est bien connu parmi les savants, par ses recherches des dernières années dans le domaine psychique, et comme secrétaire de la Société des études psychiques des Etats-Unis.

Le Rev. docteur, J. M. Savage, en parlant de M. Hodgson dit : Je le connais intimement. Il m'a avoué que le but de ses expériences, au début, était d'arriver à expliquer tous les cas qui se présentaient, sans avoir rien à faire avec la théorie spirite ; il ne voulait pas admettre la possibilité d'avoir des rapports avec les trépassés. Je veux, disait-il, épuiser chaque théorie, jusqu'à la dernière limite, avant de considérer celle des spiritualistes.

Il a fait ainsi, et après de longues années d'études, très ardues et conduites en homme de haute raison, qui s'appuie toujours sur la méthode scientifique, il a fini par affirmer, dans un rapport officiel (voyez *Procedings* de la Soc. Etudes Psych XXXIII) que la théorie de la télépathie est incapable d'expliquer tous les faits ; que la théorie dite spirite est justifiée par ses fruits.

Que devant l'évidence des faits, il a vu disparaître les obstacles, a pu admettre la manifestation des personnes décédées.

Il conclut ainsi : « Dans ce moment, je puis le dire, je ne doute nullement que les auteurs des communications reçues, ne soient véritablement les personnalités qu'elles affirment être ; que ces personnalités ont survécu à ce changement que nous appelons la mort ; qu'elles se sont communiquées directement à nous, que nous appelons des *vivants* et ceci, par le moyen de l'organisme de Mme Piper, pendant que ce médium était en état appelé transe ».

Voilà où mènent les études sérieuses et prolongées d'un homme instruit, intelligent, et qui, après avoir eu la patience d'examiner cette question, sans la préjuger, a la loyauté de déclarer franchement le résultat de ses études.

UN CHIEN CLAIRVOYANT : du *Banner of Light*, — Nous trouvons l'incident suivant, dans une traduction d'un rapport par le Docteur Scupp de Munich, envoyé à l'éditeur des Etudes Psychiques de Leipzig. Le docteur s'occupait beaucoup d'études d'hypnotisme, et pendant ses séances, son chien mouton, *Fingal*, qui quittait peu son maître, restait tranquillement couché à ses pieds, ou endormi tout près.

Un jour le docteur voulant faire une expérience avec un médium, on forma un cercle autour de la table; bientôt le médium annonça qu'il sentait la présence d'un esprit. Fingal, qui jamais auparavant pendant les séances n'avait donné des signes d'ennui, et que l'on croyait endormi, se leva d'un bond, manifestant une grande frayeur, et se précipitant vers le Docteur, il se cacha la tête entre ses genoux.

Le médium déclara alors que l'esprit tourmentait le chien, et désirait le faire sortir de la chambre. On ouvrit la porte et Fingal se sauva en jetant des hurlements terribles, courut autour de la maison, parcourant les champs et faisant entendre des plaintes.

Deux jours après le chien étant retrouvé, le Docteur voulut avoir le même médium, et constater à l'aide d'une seconde séance si, réellement, son chien avait été effrayé par une apparition spirite; malgré tout, son chien, d'ordinaire très doux, qu'il avait autrefois hypnotisé a plusieurs reprises, ne voulut jamais consentir à rentrer dans la chambre des séances, allant jusqu'à menacer de mordre son maître qui voulait l'y apporter dans ses bras.

Voici un témoin bien éloquent, quoique muet ; s'il avait pu parler et nous dire ce qu'il avait vu, son témoignage eût été sans doute fort intéressant.

JOSEPH RODES BUCHANAN : Le vénérable professeur J. R. Buchanan est mort récemment, chez lui, aux Etats-Unis, à San-José, Californie.

Le 11 décembre dernier, ses amis se sont assemblés autour de lui pour fêter son 85e anniversaire.

L'éminent écrivain est mort peu de temps après.

Il est bien connu par ses remarquables études sur la *Psychométrie*, les sciences mentales et la thérapeutique.

Aussi savant que sincère, il avait le type du chercheur; ses idées originales et lumineuses ont ouvert des horizons nouveaux et des champs fertiles, que de nouveaux explorateurs sauront faire valoir.

Dernièrement il nous envoyait son portrait et ses œuvres ; nous regrettons l'interruption de ses échanges confraternels.

L'AUTEUR DE LA VIE AU-DELA DE LA MORT : Le Rev. M. J. Savage, qui est très honorablement connu aux Etats-Unis, écrivait dernièrement qu'un rabbin de ses amis, homme très sincère, mais ne croyant point aux manifestations des esprits, a eu l'idée un jour, étant à Chicago, de remettre à un médium à écriture directe une courte lettre adressée à son père décédé en Allemagne, depuis bien des années. Il écrivit cette lettre en allemand, mais avec des lettres hébraïques de manière à s'assurer contre toute tricherie de la part du médium.

Ayant placécette lettre entre deux ardoises à lui, il les attacha ensemble, et accrocha le tout au-dessus de la table où il était assis avec le médium.

Au bout d'un moment, il trouva, en séparant les ardoises, une réponse signée du nom de son père, et écrite commes a demande, en allemand avec des lettres en hébreu.

BIBLIOGRAPHIE

ALFRED RUSSELL WALLACE, dans son ouvrage sur les *Merveilles du* XIX^e^ *siècle* dit qu'il ne faut pas comparer notre siècle avec un autre quelconque du passé ni même avec un groupe des siècles passés, mais plutôt il faut, pour bien établir la comparaison, mettre en vue les choses propres au XIX^e^ siècle, les grandes idées de toute la période précédente de l'histoire de l'humanité ; il le fait en donnant la nomenclature qui suit :

XIX^e^ siècle : Chemin de fer. — Bateaux à vapeur. — Télégraphe électrique. — Téléphone. — Allumettes phosphorées. — Gaz d'éclairage. — Eclairs électriques. — Photographie. — Phonographie.— Rayons Rœntgen.— Analyse du spectre solaire.— Anesthésiques. — Antiseptiques en chirurgie. — Conservation des forces. — Théorie moléculaire des gaz. — Mesurement direct de la vélocité de la lumière. — Démonstration de la rotation de la terre. — Les usages des poussières. — Proportions définitives dans la chimie. — Météores et leur théorie. — L'époque glaciaire. — L'antiquité de l'homme. — Démonstration de l'évolution organique. — Théorie des cellules. — Embryologie. — Théorie des germes dans les maladies et fonctions des leucocites. — L'hélice de Sauvage.

N. D. L. R. On pourrait ajouter : Le magnétisme. — L'hypnotisme. — La théorie des couleurs. — L'atomisme et une seule substance. — Groupement de la matière dite à l'état astral. — L'évitation. — Actions réciproques entre les vivants et les morts. — Médiumnité sous toutes ses formes. — Forces non définies. — Extériorisation de la sensibilité et de la motricité. — Transmission de la pensée. — Télépathie.— Envoûtement. — Spiritualisme moderne. — Enmagasinement de la sensibilité. — Chimie agricole. — Bicycles et motocycles. — Télégraphie sans fil.

Aux siècles précédents reviennent : La boussole. — La machine à vapeur. — Le télescope. — Le microscope. — Le baromètre. — Le thermomètre. — L'imprimerie. — Chiffres arabes. — L'écriture par l'alphabet. — Naissance de la chimie, ses débuts. — Commencements de la science de l'électricité. — Lois de la gravitation de Kepler. — Calcul différentiel. — Circulation du sang. — Vaccine. — Ballons. — Démonstration de la vélocité de la lumière. — Développement de la géométrie.

UN RÊVE. — M. J. Ferguson, habitant à Haskeny, faubourg de Constantinople, est mort il y a trois mois, laissant trois enfants ; l'aînée, Nelly, est âgée de douze ans.

Mme Ferguson a vu, il y a deux semaines, apparaître *en rêve son mari* ; il lui a dit qu'il était bien, mais qu'il désirait avoir l'un de ses enfants. Madame se rappela, d'avoir dit, toujours en rêve, à son mari, de prendre l'enfant qu'il voulait. Deux jours après, Nelly tomba malade et Mme Ferguson se rappelant le rêve commença à avoir des angoisses. Elle n'a raconté son rêve qu'avant-hier, lorsque Nelly, la fille chérie de son père était morte.

UN ENFANT PRODIGE (*Le Petit Parisien* du 23 août dernier). — Hier, au Palais des Congrès, MM. Charles Richet et Carvallo ont présenté à leurs confrères en psychologie un enfant vraiment extraordinaires par ses aptitudes musicales.

Pepito Rodriguez Ariola — c'est le nom de ce petit prodige — est né au Ferrol, en Espagne ; il est âgé de trois ans et demi ; son apparence est celle des enfants de son âge, comme d'ailleurs l'ensemble de ses goûts et son intelligence générale. Mais sa précocité musicale est à peine croyable.

Dès l'âge de deux ans et demi, *il répétait au piano avec une exactitude frappante* une sonate que venait de jouer sa mère, et aujourd'hui, non content de reproduire dans une transcription qui lui est personnelle, un nombre considérable d'airs qu'il a entendus, il compose, entendez-vous? il compose !

Seul, il s'est appris l'harmonie, il s'est créé une technique, il a découvert et connaît toutes les ressources du piano, si — originalité particulière — il n'entend jouer ou improviser que sur le sien, une épinette abominablement enrouée !

Pépito est donc plus précoce encore que Mozart qui, pourtant, à trois ans combinait déjà des consonances et répétait, à quatre, les gammes et les passages de concertos joués par sa sœur.

LES PSYCHOLOGUES (*La Presse* du 28 août 1900). — Certains Congrès continuent à travailler sérieusement. Les Psychologues, réunis ce matin en section, ont tenu cet après-midi leur troisième séance générale, présidée par M. Th. Ribot, l'éminent professeur au collège de France, et consacrée aux *études relatives aux phénomènes du* somnambulisme.

M. Ch. Flournoy, professeur à Genève, a fait une communication sur ses observations psychologiques sur le spiritisme ; M. Ch. Chatterjii, professeur à Bénarès (Inde), a indiqué la méthode employée dans l'Inde pour l'étude de la psychologie expérimentale et M. S. de Youriévitch, de Saint-Pétersbourg, a terminé la séance par un exposé du programme de l'Institut psychique dont il est le fondateur.

ERRATA. — N'ayant pas eu l'épreuve de la seconde partie de l'article « *Un médium à incarnation* », page 484, de la *Revue d'août*, ces quelques lignes ont été imprimées sans correction, malgré la promesse de notre imprimeur. Le compositeur a voulu sans doute devancer la réforme de l'orthographe en imprimant à sa guise.

Donc, prière de corriger page 486, 7e ligne : *enragée* par moi ; 15e ligne : Mme Lay-Fonvielle ; dernier paragraphe : qui a *engagé* Mme Lay-Fonvielle.

Revue d'août, page 488, 27e ligne lire, MALACHIE au lieu de *Mathatias*.

Le Gérant : PAUL LEYMARIE.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone*.